

L'ANNÉE 1922

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1925



A. 103

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1—10. Janvier—Décembre. 1922.

SÉANCES.

I. Classe de philologie.

- 9 janvier. ROSTAFIŃSKI J.: 1. L'influence des souvenirs de jeunesse de Mickiewicz sur des descriptions dans les deux derniers livres du poème »Monsieur Thaddée«. -- 2. Sur la bénédiction des plantes en Pologne.
- 27 février. ŁRMPICKI Z.: Sur l'origine et l'essence du romantisme.
- 12 mars. WINDAKIEWICZ ST.: Les représentations théâtrales dans des collèges des Jésuites dans l'ancienne Pologne.
- 10 avril. SINKO T.: De traditione orationum Gregorii Nazianzeni. Pars altera: de traditione indirecta.
KOT ST.: Les idées politiques de Skarga dans les »sermons adressés à la diète«.
MYCIELSKI J.: Les tapisseries flamandes de l'année 1553 au château royal à Cracovie et leur provenance artistique.
- 22 mai. BIEŃKOWSKI P.: Les vases de l'époque hellénistique des collections de Cracovie.
BIEŃKOWSKI P.: Études sur les bas-reliefs romains.
- 26 mai. KALLENBACH J.: Sur le manuscrit autographe de la troisième partie de »Dziady« d'Adam Mickiewicz.
- 12 juin. GAERTNER H. : La stylistique et ses tâches.
- 3 juillet. BIEŃKOWSKI P.: Les bustes des Césars du Château de Poznań.
ROZWADOWSKI J.: Sur le nom des Slaves.
- 23 octobre. REISS J.: Études sur les anciens cantiques polonais.
TASZYCKI W.: Les participes actifs dans la langue polonaise.
- 13 novembre. SZCZEPAŃSKI W. l'abbé: Les recherches archéologiques

contemporaines en Palestine et leurs résultats d'après les études entreprises sur les lieux en 1922.

- 11 décembre. STERNBACH L.: Les influences alexandrines et de l'époque suivante chez Gregoire de Nazianze.

Séances de la Commission pour l'histoire de l'art.

- 11 avril. SEMKOWICZ W.: Une source iconographique nouvelle du XII siècle sur la légende de saint Stanislas.
BOCHNAK A.: La collégiale de saint Joseph à Klimontów.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

- 16 janvier. WAŁEK T.: Rome et la Macédoine de l'année 196 à 168 av. J. Chr.
20 février. CICHOCKI M.: La médiation de la France dans l'armistie d'Altmark.
20 mars. TATAKIEWICZ W.: Sur la scholastique de Wilno.
BIRKENMAJER A.: Études sur Witelo. IV^e partie.
24 avril. GRODECKI R.: L'origine de l'immunité en Pologne.
GRODECKI R.: Les marchés en Pologne à l'époque antérieure à la colonisation organisée d'après le droit de Magdebourg.
15 mai. SOCHANIEWICZ K.: L'itinéraire d'Alexandre roi de Pologne 1501—1506.
STUDNICKI W.: Les archives de l'État à Wilno à l'époque de la guerre 1914—1920 et leur état actuel.
25 septembre. RAFACZ J.: Les procureurs des parties dans l'ancien droit polonais.
16 octobre. NOWOSIELSKI J.: Les curés et les paroisses d'après le nouveau code de droit canon.
20 novembre. MICHALSKI K. l'abbé: Les sources du criticisme et du scepticisme dans la philosophie du XIV siècle.
18 décembre. SZCZEPAŃSKI W. l'abbé: Les origines du peuple juif (586—330 av. J. Chr.).
KUTRZEBA ST.: Les privilèges accordés aux Juifs par Casimir le Grand.

Séances de la Commission pour l'histoire de philosophie en Pologne.

- 18 février. HARASSEK J.: Joseph Gołuchowski, sa vie et sa philosophie.

JACHIMOWSKI S.: La nomination de J. Gołuchowski comme professeur de philosophie à l'Université de Wilno.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

DU 28 JUIN 1922.

La séance publique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres a eu lieu le 28 juin 1922, dans la salle d'honneur de l'Université des Jagellons.

M. Casimir Morawski, président de l'Académie, ouvre la séance.

Après avoir consacré des paroles chaleureuses à la mémoire des membres décédés, le Secrétaire Général, M. Stanislas Wróblewski, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée, lit les noms des lauréats de l'année courante, ceux des membres nouvellement élus, enfin ceux des membres titulaires étrangers, élus l'année précédente, à l'élection desquels le Gouvernement Polonais a donné son approbation.

Le Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique a accordé à l'Académie la somme de 300.000 marks pol. qu'il a destinée à être répartie comme prix et à servir à organiser des concours. La Direction de l'Académie y a ajouté les sommes, qui à titre d'intérêts des capitaux de fondation devaient être distribuées comme prix. Elle a donc été en mesure d'accorder aux lauréats des prix bien supérieurs à ceux de l'année précédente.

Le 27 juin 1922, l'Assemblée Générale des membres titulaires de l'Académie a décerné les prix suivants:

Le prix des époux Érasme et Anne Jerzmanowski, de 120.000 marks pol., a été attribué au Professeur Joseph Tretiak, pour *toute son oeuvre littéraire*.

Le prix Probus Barczewski, de 30.000 marks pol., pour un ouvrage historique, a été décerné au Professeur Joseph Ujejski, pour son livre intitulé: „*Antoine Malczewski. Le poète et le poème*“.

Le prix de peinture de la même fondation et de la même somme, a été décerné au Professeur Stanislas Nowakowski, architecte, pour ses „*Fantaisies architectoniques*“ (en rapport avec les constructions du Wawel).

Le prix Wladimir Spasowicz, de 30.000 marks pol., a été attribué au Professeur Jean Rutkowski, pour son ouvrage inti-

tulé „*Le servage au XVIII siècle, en Pologne et dans plusieurs autres pays de l'Europe*“.

Le prix Félix Jasiński, de 4.500 marks pol., a été décerné à M^{lle} Olga Niewska, pour *une série de sculptures*.

En dehors des prix décernés par l'Assemblée Générale, les trois Classes de l'Académie ont attribué les prix suivants:

I. La Classe de philologie a reconnu au Professeur Jean Łos le prix Linde, de 25.000 marks pol., pour l'ouvrage intitulé „*Grammaire Polonaise I^{re} partie*“.

II. La Classe d'histoire et de philosophie a décerné les prix suivants:

1) Le prix Julien Ursyn Niemcewicz, de 25.000 marks pol., au Prof. Oscar Halecki pour l'ouvrage intitulé „*Histoire de l'Union Jagellonne*“.

2) Le prix Julien Ursyn Niemcewicz, de 25.000 marks pol., à M. Léon Białkowski pour son étude sur „*La Podolie au XVI siècle*“.

3) Le prix Adam Szajkiewicz, de 20 000 marks pol., au Professeur Casimir Tymieniecki, pour une étude sur „*Les processus créateurs en jeu dans la formation de la société polonaise au moyen âge*“.

4) Le prix Abbé Adam Jakubowski, de 10.000 m. p. au Professeur Adam Strzelecki pour son étude sur „*La Diète de l'année 1605*“.

III. La Classe des sciences mathématiques et naturelles a décerné les prix suivants:

1) Le prix Jonatan Warschauer, de 20.000 m. p., au Professeur Rodolphe Weigel, pour une étude intitulée „*Riquetia Pro-wazekii*“.

2) Le prix Adam Szajkiewicz, de 15.000 m. p., à M. Mieczysław Jeżewski pour une dissertation intitulée „*La dépendance de la constante diélectrique des liquides, de la température et de la densité*“.

À l'Assemblée Générale tenue le 27 juin 1922 on procéda aux élections suivantes:

I. Classe de philologie. Est élu membre correspondant: M. Witold Klinger, professeur à l'Université de Poznań.

II. Classe d'histoire et de philosophie; Est élu membre titulaire:

M. François Bujak, professeur à l'Université de Léopol.

Est élu membre correspondant:

M. Ladislas Konopczyński, professeur à l'Université de Cracovie.

III. Classe des sciences mathématiques et naturelles. Sont élus membres titulaires:

M. Ladislas Gorczyński, directeur de l'Institut de Météorologie de l'État, à Varsovie;

M. Joseph Markowski, professeur à l'Université de Poznań;

M. Étienne Mazurkiewicz, professeur à l'Université de Varsovie.

La Classe des Sciences mathématiques et naturelles a encore élu deux membres titulaires étrangers, dont les noms seront publiés, dès que le Gouvernement Polonais aura donné son approbation à ces élections.

Le Gouvernement Polonais a accordé son approbation à l'élection des membres étrangers suivants, élus l'année dernière:

I. Classe de philologie.

a) Membres titulaires étrangers:

M. Frédéric Georges Kenyon, directeur du British Museum à Londres;

M. Ladislas Mickiewicz à Paris;

M. Henri Omont, membre de l'Institut de France, directeur de la Section des manuscrits à la Bibliothèque Nationale à Paris;

M. Fortunat Strowski, professeur de littérature française à la Sorbonne.

b) Membres correspondants étrangers:

Mgr. Giovanni Mercati, directeur de section à la Bibliothèque Vaticane à Rome;

M. Joseph Jules Mikkola, professeur de philologie slave à l'Université de Helsingfors;

M. Holger Pedersen, professeur de philologie slave à l'Université de Copenhague;

M. Nicolas van Wijk, professeur de langues balto-slaves à l'Université de Leyde.

II. Classe d'histoire et de philosophie

a) Membres titulaires étrangers:

Mgr. Louis Duchesne, directeur de l'École Française à Rome;

M. Helge Almquist, professeur d'histoire universelle à Göteborg;

M. Raymond Poincaré, Président du Conseil des Ministres, Paris;

M. Vittorio Scialoja, professeur de droit romain à l'Université de Rome.

b) Est élu membre correspondant:

M. Robert Howard Lord, professeur d'histoire moderne à la Harvard University de Cambridge (États-Unis).

III. Classe des sciences mathématiques et naturelles.

a) Membres titulaires étrangers:

M. Albert Brochet, professeur d'anatomie et d'embryologie à l'Université de Bruxelles;

M. Élie Cartan, professeur de mathématiques à la Sorbonne;

M. Joseph J. Thomson, professeur de physique expérimentale à l'Université de Cambridge (Angleterre).

Après le compte rendu du secrétaire Général, le Professeur Stanislas Windakiewicz donne lecture de son étude intitulée „*La découverte de l'Italie*“.

Résumés

1. PIOTR BIENKOWSKI: *Ze studjów nad płaskorzeźbami rzymskimi. (Études sur les bas-reliefs romains)*. Présenté dans la séance du 22 mai 1922.

Cette étude est la suite du travail dont les deux premiers chapitres avaient été déjà présentés à l'Académie (v. Comptes rendus de l'Académie Polonaise des Sciences, mai 1917). Le premier chapitre a paru dans l'„*Éos*“, tandis que le deuxième a été publié dans le Livre Commémoratif en l'honneur de Msgr. Buliç, à Spalato. C'est un bas-relief de la Villa Mattei, appelée aujourd'hui Villa Celimontana (reprod. Robert, *Sarcophagreliefs* III, 3, n° 427, planche CXLII) qui a fourni à l'auteur le sujet de la présente étude. Seule la partie inférieure du bas-relief est conservée, vu qu'à une époque qu'il est impossible de fixer, la partie supérieure a été sciée pour disparaître ensuite. Cependant nous sommes en possession d'un dessin qui représente le bas-relief entier. Ce dessin, oeuvre d'un certain Ciferri (repr. *ibid.* n° 473), exécuté entre 1710 et 1730 se voit dans l'album d'un Anglais, nommé Topham. Robert l'a considéré comme authentique, aussi admet-il qu'encore pendant le premier tiers du XVIII^e siècle le bas-relief entier était intact. D'après lui ce n'était pas, comme on le croyait il y a encore peu de temps, le sacrifice d'Oenomaüs immédiatement avant la course avec Pélops que représentait le bas relief, mais une légende romaine aujourd'hui inconnue, dont le sujet rappelle l'enlèvement des Sabines.

L'auteur de cette étude s'oppose à une interprétation pareille et tâche de prouver que la partie supérieure de la scène n'est que le produit de l'imagination de Ciferri, qui, quoique tenant compte des traces que portait primitivement le relief authentique, l'a reconstitué entièrement d'après les goûts et le style de son époque. Si l'on veut

se rendre compte de ce qu'était à l'origine le bas-relief Mattei, il faut complètement négliger le dessin de Ciferri. Dans le passage suivant l'auteur démontre que, juste au milieu de la scène, on voyait un sacrifice d'action de grâces — peut-être un voeu fait au moment du danger — pour remercier les dieux de la victoire sur les barbares, qu'avait remportée, grâce aux chefs placés sous son commandement, le général qui verse une libation sur l'autel. Du champ de bataille couvert de nombreux cadavres le général vient d'arriver dans un char, dont les chevaux sont tellement agités, qu'aussi bien un aide de camp qu'un soldat de la garde ne peuvent les contenir qu'à grand peine. Du côté opposé de l'autel s'avance un chef en sous-ordre qui lui aussi vient de descendre de son char traîné par des chevaux encore plus jeunes et plus fougueux. C'est la Victoire elle-même qui conduit ce char, car c'est ainsi et non comme une captive ou une personne enlevée qu'il faut interpréter la femme debout dans le char, figure, dont seulement les cuisses enveloppées d'une draperie ont été conservées. Dans sa course triomphale la déesse de la victoire ne s'est arrêtée qu'un moment pour permettre au chef subordonné de descendre du char, cependant un camarade plus jeune de celui-ci y monte aussitôt, probablement pour achever la défaite de l'ennemi, grâce au concours de la déesse. Les débris des troupes ennemies étaient sans doute représentés sur la partie suivante du bas-relief formant un angle avec la présente, partie qui malheureusement n'a pas été conservée. La transition de la scène d'en face à la partie latérale était rendue facile au spectateur par la figure d'un jeune homme qui portait l'uniforme d'un soldat auxiliaire de l'armée romaine et tenait les chevaux du char par la bride. L'ensemble du bas-relief était par conséquent une allégorie de la victoire, dans le genre des scènes que nous voyons si souvent représentées sur les sarcophages des généraux romains et appartenait à ce qu'en appelait la „vita communis“ du type grecque. Il était l'oeuvre d'un artiste pas tout à fait original sans doute, mais admirablement formé sur les chefs-d'oeuvre de l'Attique, du temps de l'épanouissement des arts. C'était sans doute un sculpteur attique, et le genre du marbre grec, probablement pentélique, dans lequel est sculpté le bas-relief, parle en faveur de cette supposition.

S'appuyant sur l'analyse du style, de la technique et de la provenance de l'oeuvre d'art étudiée, l'auteur démontre dans le passage final que le bas-relief Mattei a dû être créé pendant la première

moitié du règne d'Hadrien, soit comme sarcophage, soit comme frise décorative d'un monument funéraire de famille que s'était fait construire un gouverneur impérial à nous inconnu, d'une des provinces danubiennes (Panonie, Mésie ou Dace). Pendant l'exercice de ses fonctions il acquit probablement un certain renom grâce aux luttes heureusement menées contre les peuplades barbares voisines (Sarmates, Daces, Roxolans). Il devait ses succès surtout aux légats, ou commandants des légions mises à sa disposition. Si, en dépit de la vérité historique, nous voyons dans le bas-relief Mattei ces chefs subordonnés porter des chlamydes grecques sur les corps nus, il faut s'expliquer cette circonstance moins par leur prétendue provenance de l'Orient grec, que par le caractère ambigu de l'art à l'époque d'Hadrien. On voulait animer et varier la lucidité et la monotonie de l'art du temps de Trajan, en représentant des types helléniques purs et on tenait essentiellement aussi bien à une composition harmonieuse, qu'au rythme des lignes. Le fait de représenter des chars de guerre, depuis longtemps abandonnés par les Romains, des vêtements et des costumes grecs, comme le fait d'introduire soit la Victoire elle-même, soit une autre personnification — avaient pour but de placer un événement de la vie quotidienne sur un piédestal digne des luttes des héros, ou tout au moins des combats des anciens Grecs. C'était suivre le courant qui venait d'en haut.

-
2. PIOTR BIENKOWSKI: *O helenistycznych naczyniach w zbiorach krakowskich*¹⁾. (*Les vases de l'époque hellénistique des collections de Cracovie*). Présenté dans la séance du 22 mai 1922.

Dans ce travail l'auteur décrit et examine du point de vue de l'art, de la technique et du style les cinq vases du Musée Czartoryski et de la petite collection à l'usage de l'Institut d'Archéologie Classique de l'Université des Jagellons à Cracovie. Le plus intéressant de ces vases est une cruche, ou „oïnochoë“ portant le numéro 1244 au musée déjà mentionné. C'est là le quatrième ou le cinquième échantillon de ce genre de vases provenant de l'Italie du Sud, et connus autrefois à tort sous le nom de vases locriens.

¹⁾ La présente étude a été éditée ensuite (1922) par le Musée de l'Industrie fondé à Cracovie par A. Baraniecki.

L'auteur tâche de prouver qu'il faudrait plutôt chercher à Canossa le lieu de leur fabrication. Sur la partie convexe du vase en question on aperçoit une peinture représentant une figure ailée, Éros nu avec encensoir et tambourin, dont la technique rappelle la gouache. C'est une espèce de peinture à colle, dont les couleurs minérales se détachent facilement en éclats; ces couleurs sont passées et indécises, à l'exception du cinabre. La façon de traiter le corps au rose tendre se rapproche déjà très sensiblement de la technique propre aux fresques les plus anciennes de Pompéi. Seuls les contours de la figure sont encore peints avec du noir d'une nuance appelée neutre. Parmi les quatre échantillons du même genre connus jusqu'à présent, c'est le cratère provenant du Sud de l'Italie, au Louvre (reproduit par E. Pottier, *Monum. et Mém. E. Piot* XX, 1913, planche XI), qui rappelle le plus le vase de Cracovie.

Le „skiphos“ de style éginète (Gnathia) du III^e ou du II^e siècle avant notre ère, provenant du Sud de l'Italie, de même que le cratère, qui par la technique et l'ornementation correspond aux hydries d'Hadria, sont des échantillons classiques de ce genre d'art céramique, cependant ils n'enrichissent pas nos connaissances de variantes nouvelles. On pourrait en dire autant des deux ascoses de Canossa, si ce n'était la circonstance, que leurs peintures se sont conservées relativement fraîches et en bon état. Sur l'émail blanche tirant sur le gris, on voit ressortir en rose, bleu ou rouge les ornements aux couleurs vives, sinon voyantes. Les peintures mieux conservées, de la première ascose, représentent les roues du char conduisant un mort aux Champs Élysés. Le timon du char est terminé par un masque plastique de la Méduse, tandis qu'à la naissance du timon se dresse une petite figure de femme comme pour tenir les guides de deux formes demi-féminines qui remplacent les chevaux de l'attelage. On pourrait les appeler plutôt Sirènes ou Tritons femelles, vu que leur corps ne permet pas d'apercevoir le commencement du bras, mais seulement la naissance des ailes.

Les objets décrits appartiennent à la catégorie des vases à émail friable et polychrome. Ils sont des chaînons intermédiaires reliant les produits de la céramique hellénistique à la grande peinture murale. Il est probable que l'exemple venait d'en haut, et que l'art monumental avait une influence sur l'art appliqué, cependant celle-ci ne s'exerçait pas dans le sens inverse. En ce qui concerne ces

rapports, les vases des collections de Cracovie ne sont pas d'épouvus d'un certain intérêt pour l'histoire de la peinture murale dans la période hellénistique.

3. PIOTR BIENKOWSKI: **O popiersiach cesarów na Zamku w Poznaniu.** (*Les bustes des Césars du Château de Poznań*). Présenté dans la séance du 3 juillet 1922.

Après une introduction, où il retrace les principes de l'art du portrait chez les Grecs et les Romains, l'auteur entreprend la description détaillée, puis l'analyse et enfin l'identification des vingt bustes romains qui décorent aujourd'hui les galeries et certaines salles du Château de Poznań. Avant le rétablissement d'une Pologne indépendante, ces bustes appartenaient à la famille des Hohenzollerns. Ils sont arrivés en Prusse avec la collection du cardinal Alexandre de Polignac, achetée par Frédéric II et pendant de longues années ils ornaient les palais royaux de Sanssouci, de Potsdam et de Charlottenbourg. En 1830 ces bustes furent placés au „Vieux Musée“ (Altes Museum), construit à Berlin par Schinkel. En 1914, immédiatement avant la guerre, l'ex-empereur Guillaume II les fit transporter à Poznań. Dans l'analyse qu'il en fait, l'auteur passe sous silence les détails que contiennent les catalogues allemands, mais attire l'attention sur la valeur que représentent les bustes de Poznań au point de vue de la sculpture et de l'expression physiologique. Les portraits des césars sont relativement peu nombreux dans cette collection. On y voit à peine Caligula (tout à fait moderne), Hadrien, Antonin le Pieux (récent), Marc Aurèle Commodus et Septime Sévère, quelquefois en deux, voire même en trois exemplaires; d'entre les impératrices nous trouvons Julie, femme de Tibère, Plotine, femme de Trajan, ainsi que Julia Paula, épouse d'Élagabale. En dehors du buste de Julie qui représente admirablement la tendance académique dans la sculpture de la période d'Auguste, la valeur de ces portraits ne dépasse pas en général le niveau moyen et ne s'élève pas au-dessus de la médiocrité. Les portraits de personnes privées inconnues, représentant aussi bien des hommes que des femmes, et qu'on avait rangés à tort dans le même groupe, ont cependant une valeur artistique bien supérieure à celle des bustes déjà mentionnés. Ils sont l'expression de la ten-

dance réaliste franchement romaine dans l'art du portrait, tendance qui à côté du style académique s'est maintenue pendant toute l'histoire de Rome, mais qui surtout sous le règne de Trajan a retrouvé son ancienne force et sa splendeur d'autrefois. Égarée parmi les portraits des césars, une copie romaine de la tête de la Diane de Gabii du Louvre est pourtant de toutes les sculptures du Château de Poznań le marbre le plus important et le plus intéressant sous le rapport scientifique. Tout en n'étant pas parfaite en elle-même, elle est pour nous, à côté de deux autres copies, le souvenir d'une oeuvre grecque de premier ordre, provenant du IV^e siècle avant le Christ et attribuée à Praxitèle.

4. ALEKSANDER BIRKENMAJER: *Studja nad Witelonem. Część IV. (Études sur Witelo. IV^e partie)*¹⁾. Présenté dans la séance du 20 mars 1922.

C'est au séjour du physicien-philosophe silésien à Padoue que l'auteur a consacré la quatrième partie de ses „Études“. Le septième centenaire qu'en 1922 doit célébrer l'Université de Padoue, a été pour lui le motif extérieur de traiter à part cette période de la vie de Witelo, aussi le livre commémoratif publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres pour fêter cet anniversaire, lui a-t-il fourni l'occasion de présenter sous une forme concise l'ensemble des connaissances que, grâce à une analyse soignée des rares indications données par les textes, il est possible de recueillir sur Witelo comme sur un des premiers Polonais qui ont fait leurs études dans cette ville. Dans le présent travail il se propose de retracer la voie qui l'a conduit aux résultats déjà mentionnés.

Une étude spéciale sur le séjour de Witelo à Padoue possède en plus en elle-même une importance particulière, parce que c'est précisément cette époque qui nous donne le point d'appui le plus solide lorsqu'il s'agit de fixer les dates chronologiques de la biographie de notre opticien et qui fournit d'autres indications susceptibles de jeter quelque lumière sur les destinées encore obscures du savant, avant et après ce voyage.

¹⁾ Voir le Bulletin International de l'Académie de Cracovie, 1918 p. 4—6 et 1919—1920 p. 354—360.

Le premier chapitre analyse des mentions de Padoue que nous trouvons dans la Perspective et qui offrent à la discussion deux problèmes topographiques. Il s'agit en premier lieu de retrouver la grotte „Cubalus“ dont parle la prop. 42 du livre X. L'auteur démontre qu'il est question ici de la grotte de Covolo, située sur le versant Est des Monti Berici, dans le territoire de la commune de Custozza. Au moyen âge cette caverne représentait pour la ville de Vicence une espèce de grenier naturel mais fortifié, éloigné d'environ 9 km de celle-ci. L'autre problème est donné par la supposition de Baeumker suivant lequel les sources thermales sulfureuses dont parle Witelo ne seraient autres que celles d'Abano près de Padoue. Cette supposition pourrait pourtant être mise en doute, vu que Witelo connaissait aussi les thermes de Viterbe et qu'il parle expressément du „Balneum Scopuli“, bains qui (contrairement à l'opinion de ses biographes) sont situés à proximité immédiate de Viterbo (et non dans les environs de Bagnorea) et qui notamment font partie des eaux thermales dites „Aquae Asinellae“. Malgré cela on peut considérer comme probable que Witelo a séjourné à Abano, cependant il est douteux que ce soit justement là qu'il ait fait les observations, dont il parle dans le passage utilisé par Baeumker.

Le deuxième chapitre discute les opinions des auteurs sur le séjour de Witelo à Padoue. Tous ils sont d'accord sur le point qu'il y fréquentait l'Université, cependant les divergences de vues commencent, lorsqu'il s'agit de fixer le genre et l'époque de ces études. Il suffit pourtant de la Perspective pour résoudre ce deuxième problème avec beaucoup d'exactitude. Comme ce n'est que la seconde moitié du XIII^{me} siècle qui peut ici entrer en ligne de compte, il faut se demander d'abord, si le séjour de Witelo à Padoue a eu lieu avant que cette ville eût secoué le joug d'Ezzelin en 1256, puis s'il ne coïncide pas avec la période de transition s'étendant de 1256 à 1260, enfin s'il ne faut le fixer qu'après la réorganisation de l'Université en 1260. Or, on doit écarter la première éventualité, parce qu'entre 1248 et 1256 l'Université de Padoue n'existait point, ou bien elle menait une existence tellement humble et peu retentissante, qu'il est impossible d'admettre qu'une ville gouvernée par le cruel podesta Ansedisio de' Guidotti et bouleversée qu'elle était par des complots et des insurrections continuel étouffés dans le sang, puisse à cette époque attirer des étrangers venant d'au-delà des Alpes. La deuxième possibilité est écartée par le fait que

l'excursion de Witelo à Covolo ne pouvait avoir eu lieu en ce temps-là, car jusqu'en octobre 1259 Vicence était au pouvoir d'Ezzelin. Il est vrai qu'au commencement d'août 1256, les troupes de Padoue réussirent à s'emparer de Covolo et à le piller, cependant elles ne purent s'y maintenir plus de huit jours et toutes les tentatives suivantes de prendre la grotte fortifiée furent vaines. Il est clair par conséquent que Witelo n'a séjourné à Padoue qu'après l'année 1260; toutefois pas plus tard qu'en 1278, car c'est la date la plus avancée qu'on puisse admettre comme époque de la composition de la Perspective. Il y a cependant différents indices qui parlent en faveur de la supposition que bien avant déjà, notamment au commencement de 1269, Witelo avait été à Viterbe, où il persuada à Guillaume de Moerbeke d'entreprendre la traduction des écrits d'Archimède, d'Eutocius et d'Héron sur les mathématiques et la physique, travail qui prit à celui-ci toute l'année 1269 et dont notre opticien se servit ensuite dans la Perspective. Il faut par conséquent fixer entre 1260 et 1268 le séjour de Witelo à Padoue, c'est-à-dire à l'époque pendant laquelle nous y rencontrons également le duc Włodzisław de Silésie, futur archevêque de Salzbourg. En ce qui concerne les études de Witelo à Padoue, l'auteur démontre qu'il ne pouvait pas être élève de Brunon de Longoborgo, ainsi que l'avait supposé Windakiewicz, car s'il avait fréquenté l'Université des artistes et des médecins, comme l'admettent généralement ses biographes, nous devrions chercher ses professeurs parmi les dix maîtres que mentionne Rolandinus dans le dernier chapitre de sa Chronique.

Voilà tout ce que l'étude de la Perspective nous apprend sur le séjour de Witelo à Padoue; cependant ses opuscules récemment trouvés, que l'auteur analyse au troisième chapitre, nous en disent beaucoup plus long. Ces petits traités, plus anciens que la Perspective et provenant justement des années passées par Witelo à Padoue, nous fournissent avant tout une date précise. En effet ils relatent un incident qui en 1262 a eu lieu dans cette ville. On apprend par cette relation que le séjour de Witelo à Padoue coïncide entièrement, ou du moins en partie avec les années après l'an 1262, circonstance qui s'accorde très bien avec les résultats auxquels a abouti le chapitre II. — Nous apprenons ensuite pour la première fois, que Witelo n'était pas venu à Padoue pour y faire des études de philosophie ou de médecine, mais pour y étudier le droit canon. Ce sont sans doute des motifs extérieurs, d'ordre financier ou politique, qui lui ont fait prendre

cette décision, car rien ne paraît indiquer qu'il se soit adonné avec ardeur à l'étude des Décrets et des Décrétales (c'est probablement sous la direction de Bovetino de' Bovetini qu'il étudiait celles-ci) — bien au contraire nous avons tout lieu de croire qu'il consacrait ses loisirs à la philosophie et aux sciences exactes. Aussi doit-on supposer que son séjour à Padoue n'a pas duré bien longtemps, probablement pas plus de six ans, temps d'étude qui déjà à cette époque était (à ce qu'il paraît) obligatoire pour obtenir le titre de docteur en droit canon. D'autre part l'incident ci-dessus mentionné, arrivé en 1262 à Padoue, paraît indiquer que déjà cette année-là, ou au plus tard l'année suivante, il était dans cette ville. Comme il n'est pas probable, pour d'autres raisons, qu'il soit venu à la Curie Romaine bien avant la mort de Clément IV (29 novembre 1268), l'auteur arrive à la conclusion que Witelo a passé à Padoue soit juste 6 ans, depuis 1262 à 1268, soit une période dont la durée n'était pas beaucoup plus courte. Il se pourrait fort bien qu'il y soit venu en automne 1262 comme membre de la suite du duc Włodzisław dont nous avons déjà parlé. Cette hypothèse nous expliquerait bien des détails de la biographie de Witelo, en particulier la raison de ses études à Padoue, celle des longues années passées à Viterbe, enfin le fait (pas tout à fait certain) de son séjour à la cour de roi Ottokar II.

Avant de finir, l'auteur écarte encore une hypothèse qui pourrait se présenter à l'esprit, hypothèse suivant laquelle les études de droit canon de Witelo à Padoue n'excluraient pas ses études antérieures de philosophie à la même Université. Une supposition de ce genre ne serait pas soutenable, vu que Witelo mentionne lui-même un ancien séjour à Paris. C'est donc à Paris qu'il avait étudié les arts. Nous pouvons même trouver une indication qui nous permettrait peut-être de fixer l'époque de ces études. Des troubles scolaires que Witelo mentionne d'une manière assez confuse et qu'il affirme avoir prévus dans un rêve, nous permettent d'inférer qu'il avait été à Paris en mars 1253. Il revint ensuite en Silésie dans les parages de Liegnitz et de Breslau, où régnaient alors les fils d'Henri le Pieux. Probablement en automne 1262 il partit de là pour Padoue, afin de s'y livrer à l'étude du droit canon qui, à ce qu'il paraît, a rempli les six années suivantes de sa vie.

5. M. CICHOCKI: *Medjacja Francji w rozejmie altmarskim (La Médiation de la France dans l'armistice d'Altmark)*. Présenté dans séance du 20 février 1922.

Dès le premier moment après avoir pris la direction de la politique de l'Etat, Richelieu se préparait à entreprendre une lutte victorieuse contre les Habsbourgs. Après avoir pacifié le pays, il réforme le trésor, l'armée, l'administration et augmente la flotte. Le triomphe de la France sur l'Espagne dans l'affaire de la succession de Montferrat, ainsi que la paix conclue avec l'Angleterre à Suse, furent le couronnement de ces efforts de préparation.

En attendant, des nouvelles menaçantes parvenaient de l'est. Christian IV, roi de Danemark, terrassé par Wallenstein était à la veille de signer à Lubeck la paix avec l'empereur, aussi la politique des Habsbourgs devenait-elle de plus en plus agressive envers leurs ennemis, au nombre desquels se trouvait également la France.

Richelieu se vit en présence de graves problèmes politiques et immédiatement il s'empressa de les résoudre. Il envoya donc Charnacé et Des Hayes en leur confiant cette mission importante. Malgré tous ses efforts, Charnacé ne put détourner Christian de signer la paix avec l'empereur et il réussit encore moins à persuader les villes hanséatiques de passer dans le camp des ennemis des Habsbourgs. Il se voua donc avec d'autant plus d'énergie et d'ardeur au rôle de médiateur dans le différend entre la Suède et la Pologne.

Du moment qu'elle se chargeait d'une médiation entre ces deux pays, la France devait avoir avant tout son propre intérêt politique en vue. Elle voulait débarrasser Gustave Adolphe d'une guerre avec la Pologne pour le jeter dans la lutte contre l'empereur et remplacer ainsi Christian IV qui se retirait de la partie. La médiation française était par conséquent destinée d'avance à donner des résultats défavorables à la Pologne. Quoique le prince de Prusse et le roi d'Angleterre, représentés l'un et l'autre par leurs ambassadeurs, eussent pris le rôle d'intermédiaires, c'est surtout par l'entremise de Charnacé que fut conclu en 1629, à Altmark, un armistie de six ans avec la Suède. Les conditions de cet accord étaient pourtant fort désavantageuses pour la Pologne.

Non seulement que le Prince Georges Guillaume de Prusse ne fut pas puni comme il l'avait mérité à cause de sa politique par-

jure envers la Pologne. mais prenant sur lui en vertu de l'armistice d'Altmark le rôle d'huissier de séquestre, il s'émancipait jusqu'à un certain point de l'autorité suzeraine du roi de Pologne.

Des Hayes qui était chargé de la partie commerciale de la mission revenait en France après avoir remporté un succès partiel. Quoique le roi de Danemark eût fait diminuer les droits de douane pour les vaisseaux français traversant le détroit du Sund, cependant les projets concernant le commerce entre la France et la Perse par la Baltique et Moscou ne furent pas réalisés, vu que le tsar avait opposé un refus au transit par ses États.

6. HENRYK GAERTNER: *O zadaniach stylistyki (La stylistique et ses tâches)*. Présenté dans la séance du 22 juin 1922.

Dans le domaine de la linguistique et de l'histoire de la littérature nous observons depuis quelque temps un revirement intéressant, ainsi qu'un déplacement lent, mais continu du centre de gravité de ces études. S'appuyant sur une théorie de la littérature, approfondie par les résultats de la psychologie, l'histoire de la littérature manifeste un intérêt croissant pour des phénomènes communs de forme, observables dans de vastes agglomérations ethniques, séparées par le temps, l'espace et des degrés différents de civilisation. Quant à la linguistique elle a commencé ces temps derniers à prêter une attention spéciale aux problèmes sémantiques, en particulier à l'expression des émotions dans le langage. En présence de ces tendances, ces deux sciences s'intéressent de plus en plus à un domaine d'investigation non encore exactement défini, que l'on a désigné par le terme général de stylistique. De l'avis de l'auteur, les recherches les plus récentes entreprises dans ce domaine d'études se rendent coupables d'une faute commune de méthode. En effet elles négligent, ou interprètent d'une manière différente le sujet principal de la stylistique, c'est à dire le style lui-même, qui donne son nom à cette discipline et devrait également définir les fins qu'elle poursuit; on s'efforce ainsi dans une certaine mesure de créer une stylistique, qui ne serait pourtant pas une science du style.

Suivant l'auteur la notion du style implique la conscience de la différence du phénomène à définir par rapport aux autres phé-

nomènes, par conséquent par style nous comprenons la somme de tous les caractères propres à n'importe quelle entité individuelle (c'est à dire indivisible), physique ou psychique, et les rapports réciproques entre ceux-ci, ainsi que leur réunion, qui les distinguent d'autres entités du même ordre. Si nous appliquons cette définition dans la sphère des phénomènes du langage, il nous faut définir d'abord le sens que nous pouvons donner au terme d'entité individuelle, en un mot à une individualité. Si nous entendons par celle-ci un tout indivisible défini par certaines conditions, nous pouvons considérer comme tel soit un individu linguistique pendant toute son existence, soit un individu limité par un temps donné, soit enfin la collectivité sociale.

Dans le premier cas le style du langage comprend l'ensemble de tous les caractères d'un système linguistique individuel, ainsi qu'une coordination de leurs rapports, capable de la distinguer d'autres systèmes individuelles du même ordre. Pour cette raison il doit comprendre les caractères appartenant à toutes les parties de la grammaire, par conséquent aussi bien la phonétique et la flexion, que la formation des mots, la syntaxe et la sémantique en général. Dans ce domaine il devra non seulement tenir compte du sens du mot (c'est à dire du contenu de l'idée), mais aussi du contenu représentatif, du ton émotif, ainsi que du rapport entre la représentation complexe et les représentations sémantiques. Dans le cas donné les recherches scientifiques prendront la tâche d'indiquer du point de vue objectif et suivant la méthode comparée les caractères vraiment personnels du langage individuel. Des essais de recherches ainsi comprises avaient été déjà tentés aussi bien dans le domaine de la linguistique, que de l'histoire de la littérature. Ainsi p. ex. dans la littérature polonaise nous ne manquons pas de travaux consacrés à la langue de différents auteurs, surtout à celle des écrivains anciens. Ces études avaient le but d'accumuler les données ainsi classées pour permettre des généralisations linguistiques dans l'avenir. On pourrait considérer ces essais comme autant d'ébauches d'études sur le style, si ce n'étaient les fins poursuivies et surtout les critères, souvent arbitraires, dont on se servait pour réunir les données. En plus la littérature scientifique connaissait comme autant de moyens auxiliaires, devant servir à la

linguistique dite générale, des travaux sur la langue des individus anormaux et le langage des enfants. De son côté l'histoire de la littérature essayait également avec plus ou moins de succès de caractériser la personnalité de différents écrivains éminents. Quoiqu'ils aient poursuivi d'autres buts et qu'ils aient péché par le manque d'une méthode appropriée, des essais pareils démontrent suffisamment la raison d'être de ce genre de recherches, surtout si l'on définit nettement leur méthode et leur direction,

Dans les cas mentionnés il ne s'agirait pourtant que d'un des domaines de recherches sur le style. Ici l'individualité représente un système linguistique unique, conditionné par l'unité du substratum psychophysique, caractérisé qu'il est par la finalité des fonctions et l'unité de conscience. Si nous considérons l'individualité linguistique comme conditionnée par les différentes périodes de développement individuel, dont chacune est indivisible dans une certaine mesure et sous certains rapports, nous pourrions distinguer dans le système linguistique d'un individu donné le style de l'enfant, de l'adolescent, de l'homme mûr et du vieillard. Ou bien encore, si nous envisageons comme indivisible une certaine énonciation (depuis la proposition jusqu'à l'oeuvre littéraire), conditionnée soit par une seule intuition, soit par une série d'intuitions coordonnées, si nous la considérons comme indivisible par rapport à des conditions définies et identiques (p. ex. ce que quelqu'un dit, au sujet de quoi, à qui et dans quel but il le dit à une certaine personne), alors nous distinguerons les styles des différentes énonciations définies (p. ex. dans la poésie lyrique, le drame etc.). Ces genres de style pourraient être désignés par le nom de styles partiels.

Si à présent nous dépassons les limites de l'individu isolé, nous entrons dans la sphère des individualités collectives conditionnées par la ressemblance, voire même par l'identité des rapports sociaux et des influences créées par la civilisation. Ainsi nous arriverons à la notion des styles familiaux, sociaux, professionnels, populaires, nationaux etc., ou bien nous aboutirons à l'idée de certaines tendances caractérisant une civilisation donnée ou bien certaines époques historiques (styles collectifs).

Après avoir établi une distinction entre les styles mentionnés du langage, on pourrait formuler comme suit la tâche qui se pose devant la stylistique: elle doit être une science des sty-

les, autrement dit, elle doit étudier les phénomènes du langage dans leurs groupements distincts et non susceptibles d'être répétés, tels qu'ils se présentent comme manifestations du substratum d'une individualité, définie par différentes circonstances déterminantes, à commencer par une intuition unique et pour finir par les conditions historiques.

La question se pose à présent de définir les rapports entre la stylistique ainsi comprise et la linguistique. Si nous partons des principes posés par Rickert (exprimés surtout dans „Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft“ Tübingen, 1921, 4, 5), il nous serait possible de formuler de la façon suivante ce problème fondamental de la stylistique: la science du langage a pour objet général la langue de l'homme; celle-ci est un phénomène psychophysique se rattachant à ce qu'on appelle la culture, grâce aux valeurs symboliques qui lui sont inhérentes. Cette science s'occupe par conséquent de valeurs, cependant elle ne doit pas nécessairement établir des valeurs.

En ce qui concerne la méthode, elle peut se rapprocher des sciences exactes, vu qu'elle étudie des caractères uniformes et aboutit par ses généralisations à de vastes synthèses. Lorsqu'elle se sert de la méthode historique qui individualise les phénomènes, elle étudie l'ensemble des caractères individuels différents ne se produisant qu'une fois. Considérée du point de vue méthodologique, la science du langage comprend par conséquent deux parties différentes, notamment la linguistique et la stylistique. Ces deux parties sont l'une à l'autre en rapport de coordination, et peuvent dans une certaine mesure se prêter un concours mutuel. Les études linguistiques sont la condition indispensable des recherches sur le style, vu qu'elles établissent un certain niveau moyen des phénomènes linguistiques qui sert de critérium permettant de distinguer les plus petites différences individuelles. Néanmoins les études sur le style peuvent dans plus d'un cas jeter également de la lumière sur les problèmes de la linguistique, surtout sur les questions intéressant la linguistique générale et la psychologie du langage.

Après un certain temps consacré aux études, la stylistique pourra probablement s'élever à des généralisations qui l'empêcheront de se perdre dans les détails, danger que d'habitude on fait valoir aux yeux des adeptes de Vossler et de Croce. Il est possible de con-

stater des aujourd'hui qu'indépendamment du milieu auquel ils appartiennent certains styles individuels présentent une série de ressemblances qu'on pourrait appeler types du style. La possibilité d'une classification d'après les types du style et du langage résulte du fait que la langue est un phénomène complexe, composé d'éléments physiologiques et psychologiques. Or dans ces deux domaines la possibilité d'établir des types est prouvée d'une part par la théorie des Rutz, adoptée par la science, et de l'autre par la psychologie différentielle, dont la méthode a été fixée par Wiliam Stern et que Müller-Freienfels a appliquée dans le domaine de la poétique et de la psychologie. Partant des principes de Stern, on pourrait définir le type du style comme un système de dispositions linguistiques, observées dans beaucoup de systèmes individuels.

Pourtant il ne suffit pas d'enregistrer les observations sur le style, mais il faut encore en expliquer les causes. Autant la linguistique étudie les causes des phénomènes élémentaires du langage et de leurs modifications, autant la stylistique doit rendre compte des raisons de leur groupement différentiel qui prend la forme d'un style individuel ou typique, en cherchant ces raisons comme la première, dans la sphère des phénomènes, dont la somme constitue le fait de la parole. Ainsi d'une part la connaissance des conditions anatomiques et physiologiques, soit individuelles soit typiques, mais basée sur les résultats des recherches des Rutz, représente l'une des sources étiologiques de la stylistique, tandis que l'autre source à laquelle puise cette science est donnée par la psychologie différentielle, ainsi que par une série de types définis par Stern et Müller-Freienfels qu'on pourrait ramener aux quatre catégories fondamentales distinguées par Heinrich dans sa „Psychologie des Sentiments“.

Quoiqu'il faille tenir compte de l'influence exercée par le milieu physique, on ne doit pourtant pas négliger l'explication sociologique, car, comme Charles Lalo, un partisan français éminent de l'esthétique sociologique a raison de le dire, ce n'est pas l'individu, ce n'est pas non plus la société, mais l'individu dans la société qui représente la réalité la plus concrète dans l'humanité. Pour pouvoir indiquer le mode de formation des types individuels, il faudra plus d'une fois avoir recours à l'interpsychologie et à la psychologie des foules. Cependant, même à la lumière des connaissances

étiologiques les plus étendues, la stylistique n'atteindra évidemment jamais la précision des sciences exactes, pourtant sous ce rapport elle n'est pas en beaucoup plus mauvaise posture que la linguistique. Si dans ce domaine de recherches les rapports de cause à effet sont plus difficiles à établir et plus compliqués que dans les sciences exactes, il ne s'en suit pourtant pas que la pensée humaine qui cherche à les découvrir soit pour cela moins scientifique. Les efforts qu'elle tente dans ce domaine sont tout simplement peut-être plus ardu.

Il nous resterait encore à définir les rapports entre la stylistique individuelle ou différentielle et la même science en tant qu'elle établit des normes et s'occupe de problèmes esthétiques. De la notion de „style“ nous avons écarté les caractères esthétiques, cependant on peut et l'on doit même tenir compte des facteurs esthétiques dans le domaine des recherches étiologiques. Les motifs inconscients aussi bien que les fins esthétiques conscientes sont dans une large mesure capables de rendre compte des caractères essentiels du style des énonciations, des styles individuels etc., indépendamment du fait, si nous étudions la langue littéraire ou artistique, ou bien si nous nous intéressons au langage quotidien, professionnel, familial etc. Les motifs d'ordre esthétique considérés comme une catégorie des causes entrant ici en jeu, ne fourniront pas le critérium qui décidera du choix du sujet d'études, comme c'était le cas lorsqu'il s'agissait de la stylistique qui fixe les normes esthétiques. La stylistique esthétique se borne à étudier uniquement les caractères du langage envisagés du point de vue de la beauté, tandis que la stylistique différentielle examine seulement les traits qui indépendamment de la valeur donnent une physionomie propre et particulière au langage de l'individu etc.

Les valeurs esthétiques sont par conséquent plutôt le point de départ de l'esthétique du langage, en particulier si nous considérons la littérature et la poésie; mais elles ne le sont pas pour la stylistique individuelle, quoique ces deux sciences puissent et doivent se compléter réciproquement. Ainsi la stylistique saura découvrir la cause de plus d'un phénomène étudié dans un effort tenté en vue de fins artistiques, cependant l'esthète formulera son jugement autrement, vu qu'il comprend d'une façon objective le phénomène du style et du langage.

Des rapports analogues devront également relier la stylistique

à l'histoire de la littérature. La tendance de celle-ci à individualiser, à caractériser et à saisir l'individualité créatrice dans son originalité psychologique et littéraire devrait être d'un grand secours pour la stylistique et constituer en même temps son substratum étologique; de son côté celle-ci peut fournir le complément indispensable à la caractéristique de l'individualité de l'écrivain, considérée du point de vue de la science du langage.

En présence de la tâche ainsi précisée de la stylistique, est-il possible de définir en termes généraux les problèmes qu'elle a à résoudre? Deux possibilités différentes se présentent à nous en ce moment. Si par la pensée nous nous transportons dans l'avenir et si nous considérons les fins absolues que poursuit la science, nous pouvons supposer qu'après une période plus ou moins prolongée d'études préparatoires, il sera probablement possible d'établir un jour l'ensemble des résultats obtenus par la stylistique dans le domaine d'un idiome et de leur donner la forme d'une caractéristique et d'une explication causale des types du style. Une synthèse pareille pourrait être désignée par le terme de *système de la stylistique* d'une langue donnée.

D'autre part, si nous tenons compte du fait que cette science nouvelle n'est qu'au début de ses efforts et que nous sommes encore très éloignés du jour où nous pourrions établir l'ensemble des résultats qu'elle a obtenus, pour le moment il pourrait être seulement question d'un tableau systématique des données du langage qui représente un substratum, sur le fond duquel se détachent les individualités linguistiques. Un pareil tableau descriptif des différentes possibilités dans le domaine d'une langue ne saurait être identique à la grammaire descriptive de celle-ci. En effet, la grammaire présente l'ensemble du système de la langue, tandis que la stylistique n'étudierait que les faits qui se manifestent dans les alternances qui sont l'objet d'un choix délibérée ou automatique de l'individu. Un pareil groupement préparatoire des données pourrait être appelé *propédeutique de la stylistique*.

La méthodologie détaillée de la stylistique serait nécessairement en rapports étroits avec cette propédeutique. Sans vouloir entrer dans les détails de la méthode que suivra la stylistique, il est pourtant possible de conclure du caractère des phénomènes étudiés que pour accumuler les données il faudra avoir recours à des procédés dont l'efficacité a été soumise à l'épreuve par les sciences

de la nature et par la psychologie. Le mode et les limites de leur application, comme du reste toutes les tentatives de formuler les fins que poursuit la stylistique, doivent pourtant avoir le pas sur les études pratiques, pour empêcher que les travaux sur un des problèmes les plus importants et les plus intéressants de l'évolution du langage ne deviennent stériles et ne souffrent du manque d'un plan défini.

7. ROMAN GRODECKI: *Początki immunitetu w Polsce (L'origine de l'immunité en Pologne)*. Présenté dans la séance du 24 avril 1922.

Le travail comprend trois chapitres. Dans le premier l'auteur expose ses idées sur l'importance économique de l'immunité. Contrairement à l'opinion, qu'on peut voir exprimée, même dans les travaux scientifiques les plus récents, il démontre qu'aussi bien l'immunité fiscale que l'immunité judiciaire constituaient un privilège direct du propriétaire du sol, qu'elles mettaient à sa disposition d'immenses revenus sous la forme de produits naturels et de corvées et qu'elles lui rendaient les taxes et les amendes, que jusqu'alors le duc et l'État percevaient des populations établies dans les propriétés privées. Quoique indirectement, suivant la personne du propriétaire du sol et la façon, dont il entendait son intérêt financier, ces populations pouvaient sensiblement améliorer leur situation économique, grâce à l'immunité.

Dans le second chapitre l'auteur examine les idées des savants contemporains, qui aboutissent à la conclusion, qu'en Pologne le commencement des immunités remonte à l'Assemblée de Łęczyca en 1180 (Smolka, Abraham, Piekosiński, Kutrzeba, Zachorowski, St. Zakrzewski). Il analyse ensuite dans les détails les passages relatifs à ce sujet dans la chronique de l'évêque Vincent et dans la bulle d'Alexandre III de l'an 1181, constate leur identité en ce qui concerne le style (ce dont il résulte que Vincent a été l'auteur des deux textes) et aboutit aux conclusions suivantes:

1) L'acte de l'année 1180 contient les ordonnances de Casimir dit le Juste, que celui-ci a publiées en son nom et dont la validité ne s'étendait qu'aux territoires sur lesquels il régnait en 1180. On ne sait rien de la part que d'autres princes auraient pu prendre à la publication de cet acte, comme on ignore s'ils l'ont ap-

prouvé, mais il semblerait plutôt qu'on put exclure cette éventualité. 2) La première partie de l'acte contenait la renonciation de Casimir dit le Juste au „jus spolii“, grâce à quoi cet acte prit le caractère d'un privilège en faveur de l'Église. De fait, ce n'était que la cathédrale de Cracovie, qui en jouissait, car elle seule était située dans le duché soumis à l'autorité de Casimir. Quoiqu'elle eût été adressée au duc, la bulle du pape était déposée dans les archives de cette cathédrale, tandis que c'est dans la cathédrale de l'archevêché de Gniezno qu'on gardait le privilège de l'année 1214/5 octroyé pour toute l'Église de Pologne. 3) La seconde partie de l'acte de Casimir dit le Juste ordonne la suppression de la corvée de charroi et du droit de „statio“ (l'obligation d'entretenir le duc et ses magistrats), non seulement pour le peuple établi dans les demaines de l'Église, mais pour toutes les populations rurales en général. Le droit contumier autorisait en effet certaines grandes familles (qui faisaient peut-être remonter leur origine à des chefs de clan, ou à d'anciennes dynasties) à jouir de ces droits. Le duc ne renonçait pourtant ni pour lui-même, ni pour ses fonctionnaires du droit à la corvée de charroi et du droit de „statio“, aussi cet acte ne constituait-il pas une immunité, comme il ne représentait nullement une brèche dans le „jus ducale“, censé intact jusqu'alors.

L'auteur démontre dans le III^e chapitre, que les diplômes originaux du XII^e siècle, en particulier ceux, qui datent d'avant l'année 1180, contiennent des clauses conférant des immunités. Après avoir comparé toutes les mentions en rapport avec ce sujet dans des actes authentiques du XII^e siècle et dans les confirmations provenant du commencement du XIII^e, l'auteur formule les conclusions suivantes: 1) Les couvents fondés par des ducs, de même que ceux à la fondation desquels ils avaient contribué, obtenaient au plus tard à partir du commencement du XII^e siècle une immunité économique limitée qui s'étendait d'abord au domaines les plus vastes, ou à certaines clauses „des droits ducaux“, ainsi que parfois à la population libre. A partir de la moitié du XII^e siècle au plus tard et dans des cas isolés même avant cette date, ces couvents obtenaient également une immunité judiciaire, limitée en principe exclusivement aux serfs. Il semble, que d'habitude cette immunité concernait les causes, où les deux partis étaient „de jure claustrii“ et que parfois elle était limitée à certains villages appar-

tenant au couvent. 2) Les évêchés ont obtenu une immunité économique complète ainsi que la juridiction sur les serfs dans leurs domaines commassés (définis comme provinces ou „vicinia“) en même temps, où ceux-ci leur furent donnés, par conséquent au plus tard vers la fin du XI^e et au commencement du XII^e siècle. L'histoire des immunités au XIII^e siècle n'est pas autre chose que les tentatives entreprises pour les étendre à la population libre et la définition jusque dans les plus menus détails du mode de leur application aux serfs. Ces mesures étaient devenues indispensables en présence de l'attitude des ducs, qui violaient continuellement les privilèges autrefois octroyés. Les ducs avaient en effet perdu beaucoup de leur pouvoir et de leur influence, car leurs propriétés foncières avaient diminué et leurs prérogatives dans le domaine économique avaient également souffert. Il faut en chercher la cause dans les donations au profit du clergé, des chevaliers et des grands seigneurs.

-
8. ROMAN GRODECKI: **Targi w Polsce w okresie przed kolonizacją na prawie niemieckiem** (*Les marchés en Pologne à l'époque antérieure à la colonisation organisée d'après le droit de Magdebourg*).
Présenté dans la séance du 24 avril 1922.

Le présent travail comprend deux parties, dont la première (générale) est consacrée au problème de l'origine des villes et de la bourgeoisie polonaise, tandis que l'autre (plus ample et plus spéciale) s'occupe des marchés en Pologne avant la fondation des villes, organisées d'après la loi de Magdebourg.

Dans la première partie l'auteur expose les raisons, qui le font rejeter l'opinion du professeur K. Tymieniecki sur l'origine des villes et le font combattre les idées, que ce savant avait émises sur ce sujet, dans plusieurs travaux publiés dans le courant des dernières années.

Comme c'est l'opinion du professeur Kutrzeba, critiquée par le professeur Tymieniecki, qui seule lui paraît exacte et juste, en ce qui concerne les thèses principales qu'elle défend, l'auteur tâche de l'étayer par de nouveaux arguments, qu'il puise surtout dans les documents en rapport avec la fondation des villes, ainsi que dans l'étude approfondie de l'histoire des plusieurs de cités polonaises, les

plus anciennes et les plus importantes. M. Grodecki insiste pourtant sur certaines lacunes dans les opinions, que M. Kutrzeba a émises sur le sujet en question, lacunes que M. Tymieniecki avait déjà indiquées, parfois à juste titre. L'erreur la plus grave s'explique par le fait, que M. Kutrzeba ne s'était peut-être pas suffisamment rendu compte du degré de développement qu'avaient atteint les marchés, les villes „organisées d'après le droit polonais“, au moment, où l'on voit paraître les premiers actes de fondation. M. Kutrzeba avait raison de considérer les marchés en Pologne, comme la première ébauche des villes futures et d'y apercevoir pour ainsi dire la cellule, l'origine de leur développement génétique suivant; il leur a pourtant refusé un caractère permanent ainsi qu'une organisation à part. C'est ce qui nous explique pourquoi, du moment qu'il prenait ce processus pour une seule et même évolution historique, il a pensé que le jour de la fondation d'une ville il devait se produire un changement très brusque et très considérable, surtout sous le rapport juridique.

Dans la seconde partie, qu'il consacre aux marchés en Pologne avant la fondation des villes organisées d'après le droit de Magdebourg, l'auteur a réuni avec un soin méticuleux les moindres données, qu'il put trouver dans les sources. Il les interprète et les explique en vue de s'orienter définitivement sur la question de savoir, quel degré de développement ces marchés avaient atteint pendant la première moitié du XIII^e siècle. M. Grodecki groupe ses recherches autour des problèmes spéciaux suivants: 1) l'origine des marchés à l'époque la plus reculée de notre histoire; 2) les marchés considérés comme „regale“ et leur organisation; 3) les habitants des localités, où avaient lieu les marchés; 4) les marchés considérés du point de vue économique et leur importance; 5) la signification du „forum liberum“; 6) l'importance de l'immunité pour l'organisation des marchés.

Dans chapitre VII l'auteur formule les conclusions, auxquelles il a abouti. On peut les résumer en disant, que les marchés en Pologne se sont développés sur un fond créé par les conditions économiques indigènes et qu'ils sont le résultat naturel du libre développement de celles-ci. Avec le temps, ces marchés prirent les caractères propres aux villes, dans le sens, que du point de vue de l'économie politique on donne au terme „ville“. Sous le rapport juridique leur organisation a atteint dans certains cas un degré de

développement tellement élevé, que nous connaissons des exemples isolés, où elle a abouti à une organisation autonome. Lorsque dans la suite les marchés furent soumis au droit de Magdebourg, il ne pouvait s'agir par conséquent que d'un changement de forme insignifiant, qui consistait à faire remplacer le droit polonais par le droit allemand et à adapter les conditions locales aux usages particuliers à la colonisation allemande, sans que l'objet de cette expérience (c'est-à-dire le marché, la population de la localité et ses occupations) fût exposé aux moindres perturbations. La fondation de villes organisées d'après la loi de Magdebourg ne fait en principe que continuer en Pologne le développement de la vie propre aux villes. Les diplômes de fondation marquent il est vrai, une certaine accélération de cette évolution, une marche plus rapide et une augmentation de la vie économique dans ces localités, ils ne sauraient pourtant passer pour avoir provoqué un changement brusque.

-
9. STEFAN HARASSEK: *Józef Gołuchowski, zarys życia i filozofji (Joseph Gołuchowski, sa vie et sa philosophie)*. Présenté dans la séance du 17 mars 1922.

L'étude de M. Harassek comprend quatre parties. La première est consacrée à la biographie du philosophe, la seconde aux dissertations provenant de l'époque, où il n'était pas encore fixé à la campagne, la troisième traite des oeuvres en rapport avec le problème social, enfin dans la quatrième l'auteur s'occupe des „Réflexions“ de Gołuchowski. Dans l'appendice on trouve plusieurs documents jusqu'ici inconnus, découverts aux archives de l'Université des Jagellons à Cracovie, une lettre de Gołuchowski adressée au prince Czartoryski en 1834, un rapprochement des textes des „Réflexions“ avec les passages correspondants dans les oeuvres de Chalybäus, un vocabulaire des termes philosophiques, enfin des notes bibliographiques.

Gołuchowski naquit en 1797. En 1809 nous le voyons à Vienne, au Theresianum. Vers la moitié de l'année 1817, il part pour Varsovie, où il fait des démarches pour obtenir une chaire des mathématiques à l'Université. Ne l'ayant pas obtenue, il s'inscrit en septembre 1817 à la Faculté de droit et d'administration, après quoi



il sollicite en vain l'emploi de maître de conférences à la Faculté de philosophie. C'est à cette époque qu'il devient professeur au Lycée de Varsovie. En 1819 il prend une part active à l'organisation des associations d'étudiants à l'Université. Il travaille assidûment, espère obtenir en même temps un prix à chacune des trois Facultés, et écrit deux dissertations, qui lui valent le titre de „magister“, qu'on lui décerne le 18 juillet 1820. Grâce à l'opinion favorable d'Engelke, l'Université l'autorise à faire des cours sur le droit naturel. En qualité de „magister legens“, il profite de cette autorisation pendant l'année scolaire 1820/21. La même année, il envoie une dissertation pour prendre part au concours publié par l'Université de Wilno et tâche d'obtenir le titre de docteur à Cracovie. En 1821, sur la proposition du professeur Łęski, la Faculté des lettres décide de le lui conférer. Vers la moitié de l'année 1821, il est à Paris, puis nous le voyons à Heidelberg, où il est nommé docteur. Il passe à Erlangen la fin de l'année 1821 et toute l'année 1822. C'est dans cette ville qu'il suit les cours de Schelling. En attendant, au mécontentement de Czartoryski, qui d'abord avait protégé Wiszniewski, le concours de Wilno finit par une décision favorable à Gołuchowski. Armiński et Szwejkowski lui décernèrent le meilleur certificat, et le 1 juin 1821 il fut élu professeur adjoint de philosophie. Les jeunes philomathes s'intéressaient vivement à lui et se réjouissaient de son arrivée. Le ministre Golicyn retardait cependant la signature de la nomination et recueillait à Paris et à Varsovie des informations sur le candidat. L'opinion qu'avaient exprimée sur lui Linde, Szwejkowski, Szaniawski et Czartoryski était très flatteuse; par contre les avis des censeurs russes sur son ouvrage soumis au concours, étaient partagés. Le comte Laval lui était favorable, mais Niepokojezycki lui était contraire. Le 30 décembre 1822, grâce à l'intervention de Czartoryski et de Nicolas Fuss, le Ministère donna son approbation à la nomination. Czartoryski et Twardowski donnent des conseils à Gołuchowski, pour lui apprendre à se comporter en présence des difficultés politiques. Le philosophe promet soumission et obéissance. Le 27 octobre 1823 il commence ses cours. Malinowski et Ślizień en donnèrent des descriptions pleines d'enthousiasme, tandis que Dobszewicz et Jundziłł se placèrent à un point de vue critique pour les juger. Comme le gouvernement russe faisait de plus en plus de chicanes à Gołuchowski, Twardowski se

vit obligé de suspendre ses cours le 29 janvier 1824. Korsakow, Nowosilcow, le Grand Duc et l'Empereur cherchaient le moyen de mettre le philosophe dans une position difficile. Le conseiller Żurkowski commença à sonder le programme de ses cours, et fit un rapport défavorable. Gołuchowski soumit un autre plan, mais celui-ci fut également rejeté. Son livre intitulé „La philosophie et ses rapports avec la vie“ fut pour Nowosilcow un bon prétexte de considérer Gołuchowski comme philosophe dangereux à l'État, aussi le 7 août 1824 fut-il éloigné de l'Université et de Wilno. Le philosophe y avait enseigné à peine pendant quelques semaines. Les soupçons de Lelewel, suivant lequel Jean Śniadecki aurait contribué à la disgrâce de Gołuchowski, ne sont guère fondés. Ses cours, tels que nous les connaissons d'après les programmes publiés et le compte rendu de Jundziłł, étaient complètement étrangers à la politique. Mochnacki était donc dans l'erreur, quand il voulant y voir un élément de la révolution qui éclata plus tard.

Après avoir quitté Wilno, Gołuchowski part pour Varsovie, puis se marie et s'établit à la campagne. En 1829 il habite Garbacz. A partir de 1824 il était membre de la Société „des Amis de la Science“ à Varsovie et en 1825 il lui envoie un fragment des „Réflexions“. Cet écrit était probablement en rapport avec le problème de la souffrance et du mal physique. Par suite de l'intervention de l'évêque Prażmowski et du professeur Skrodzki, on interdit la lecture publique de ces fragments pour ne pas froisser le Grand Duc. Une semaine après le commencement de l'insurrection, Gołuchowski était à Varsovie. Il tâchait de combattre les idées sociales par trop avancées et c'est dans ce but qu'il fit une série de conférences, destinées à agir sur l'opinion publique et sur Lelewel, cependant il s'attira ainsi le mécontentement de la rédaction de „La Nouvelle Pologne“. En août 1831 Gołuchowski devint conseiller auprès de la commission d'Instruction Publique et en septembre 1831 nous le voyons Ministre de l'Instruction Publique. Après la capitulation de Varsovie, il revient à la campagne, et pendant un certain temps il est en correspondance avec Czartoryski. En 1835 il fut écroué à la citadelle, à la suite des soupçons qu'éveillait la part active qu'il prenait à la vie politique. Il fut élargi cinq mois après, sans se voir intenter de procès. Après un court séjour à l'étranger, il revient dans son pays, où il est absorbé par ses occupations agricoles. Tous les efforts entrepris pour l'entraîner de nou-

veau dans la vie littéraire, échouèrent. La présence de Shelling en 1841 à Berlin, l'intérêt qu'elle éveille, enfin l'opinion de Cieszkowski, Majorkiewicz, Dembowski et Morawski, qui en est l'écho, inclinent Gołuchowski à chercher un contact plus étroit avec le mouvement scientifique à l'étranger. En 1844 il fit la connaissance de M^{me} Ziemięcka et en 1845 il réussit à quitter Garbacz pour plus longtemps. Il visite l'Italie, la Suisse et arrive au mois de novembre à Berlin, où tous les jours il suit les cours de Schelling, avec lequel il a de fréquentes entrevues. Après un court séjour à Londres, il revient dans son pays. Les massacres organisés en Galicie l'engagèrent à publier plusieurs écrits consacrés aux problèmes sociaux. En 1851 il est encore une fois à Paris et à Berlin; après son retour il achève les „Réflexions“. En avril 1858 la préface est prête à être l'imprimée. Le 22 novembre de la même année, Gołuchowski expire à Garbacz. Les „Réflexions“ furent publiées en 1861 à Wilno et éditées par M^{me} Ziemięcka.

Gołuchowski ne s'est pas montré assez énergique pour surmonter les difficultés et pour accomplir sa mission, en dépit de l'adversité du sort. Il n'était pas de ceux qui cherchent la vérité avec persévérance, et savent braver les obstacles. Il a fléchi sous le fardeau des circonstances extérieures, qui entravèrent son développement spirituel et ne lui permirent pas d'accomplir la tâche, à laquelle ses grandes facultés paraissaient le destiner.

L' „Ansicht des Einflusses der Mathematik auf die Bildung des Menschen“ (Vienne 1816) est le premier ouvrage qu'il publia. Dans cette dissertation, Gołuchowski développe l'idée, que l'étude approfondie des mathématiques apprend à penser d'une façon originale et à agir avec conséquence. Les idées, qu'il exprime au sujet de la raison, destinée à être l'agent décisif dans la vie intellectuelle de l'homme, se rattachent entièrement à l'époque du rationalisme du siècle des „lumières“. L'auteur insiste sur l'analogie entre les pensées de Gołuchowski d'une part, et les idées de Jean Śniadecki, de Chr. Garve, de K. E. Schmid et de J. Bodé de l'autre. Les articles de Gołuchowski publiés dans la revue de Vienne „Der Wanderer“ (1816—1817) ne dépassent également pas le cadre des idées de cette époque.

Des pensées nouvelles se font jour d'abord dans la dissertation de concours envoyée à Wilno. Ici Gołuchowski penche décidément vers l'irrationalisme. L'idée de la puissance de la réflexion fait place à la conviction, que ce n'est que par la lumière de la foi, que

la vie prend de la valeur. Il insiste en plus sur l'incompatibilité de l'ordre moral avec l'ordre de la nature. Dans les idées de Gołuchowski sur le rapport entre la liberté et la nécessité et sur la source du droit moral, on découvre, facilement, l'influence de Kant. L'éthique du philosophe de Königsberg a joué dans le développement intellectuel de Gołuchowski le même rôle, que chez Szaniawski, Jaroński, M. Czacki et d'autres, qui sous son influence tournèrent leurs regards du côté de la philosophie romantique allemande. L'ouvrage paru en 1822 sous le titre: „Die Philosophie in ihrem Verhältnisse zum Leben ganzer Völker und einzelner Menschen“ (Erlangen 1822) est entièrement le résultat de l'influence personnelle de Schelling, et de sa philosophie. Schelling combattu chez nous par Dowgird, les Śniadecki et d'autres, avait avant Gołuchowski trouvé un disciple fidèle dans la personne de Szaniawski. Pourtant Gołuchowski a été le premier, qui en Pologne sut définir plus exactement le caractère de la philosophie de Schelling, et apprécier son importance. En examinant les rapports entre la philosophie et la vie, il n'entre pas dans des considérations historiques, mais veut par l'analyse de l'idée de la vie et de la philosophie trouver le rapport absolu et nécessaire, qui doit s'établir entre ces deux domaines. Il se sert exclusivement de la méthode à priori. Gołuchowski a adopté de Schelling la pensée, développée chez nous déjà par Szaniawski, que l'État est la manifestation la plus haute de la vie. Ce n'est qu'en rapport avec la philosophie du romantique allemand, qu'on peut comprendre les déductions de Gołuchowski, concernant l'État, en tant qu'objectivation de la philosophie. Celle-ci constitue d'après lui un élément indispensable de l'idée de l'État et doit en conséquence exercer une influence salutaire sur la vie des individus. Toutefois ce n'est que la philosophie, qui saisit directement la vie, qui peut avoir une influence sur celle-ci, autrement dit, c'est seulement la philosophie de l'intuition intellectuelle directe, qui peut jouer ce rôle. Gołuchowski a entièrement emprunté à Schelling l'idée fondamentale de l'intuition intellectuelle. Si avant Kant on avait tâché de saisir par l'intuition intellectuelle, ce que la „Critique de la Raison pure“ a défini comme la chose en soi, Fichte et Schelling atteignent par cette intuition non la chose même, mais le processus de la durée et du devenir. C'est l'action, la „That-handlung“, qui pour la „Wissenschaftslehre“ représente l'objet de l'intuition intellectuelle. Fichte apercevait dans celle-ci la source

de la vie. Dans la philosophie de Schelling la notion de l'intuition intellectuelle, avait avant l'année 1822 passé par plusieurs phases. Suivant lui, elle nous donne toujours une connaissance absolument certaine et vraie. Elle est la productivité de l'esprit, le postulat essentiel de la philosophie et il n'est possible, ni de la motiver, ni de la démontrer par une construction d'idées. Enfin elle est la condition de toute connaissance empirique. Cette théorie a pourtant subi une évolution considérable, car avant l'année 1797 Schelling avait enseigné, que l'intuition ne saurait être objectivée. Après la publication des „Ideen zu einer Philosophie der Natur“ (1797) il manifesta le désir de voir l'intuition s'objectiver dans l'art. Enfin à partir de l'année 1801, le philosophe a cru pouvoir observer cette objectivation dans la nature. L'auteur tâche de démontrer, que Gołuchowski a adopté la doctrine de Schelling sur l'intuition, dans la forme qu'elle avait prise en 1801. Le penseur polonais partage également et entièrement ses idées relatives à la construction philosophique, aux rapports entre la philosophie et les autres sciences et à la critique de la connaissance discursive. Quoique la dissertation de Gołuchowski de l'année 1822 se soit en grande partie inspiré de la pensée de Schelling, elle porte malgré tout un cachet personnelle d'originalité. L'idée qu'une philosophie analogue à celle de Schelling peut jouer un rôle utile dans la vie, appartient à Gołuchowski; les déductions relatives aux devoirs de l'État et de l'individu ne sont pas empruntées à Schelling, enfin la théorie de la mission du philosophe et des devoirs, qui lui incombent n'a pas été puisée dans ses oeuvres.

Deux conférences que Gołuchowski fit à l'époque, où il était professeur à Wilno permettent de constater une orientation nouvelle de sa pensée, qui cette fois évolue du panthéisme au théisme. Cependant de nouveaux problèmes se présentent à son esprit. Il s'agit de concilier la philosophie avec la foi révélée, l'existence du mal avec l'action de la Providence; mais avant qu'il eût pu résoudre ces questions, les exigences de la vie lui imposèrent un nouveau problème: la question sociale.

Un écrit „Sur les paysans“ (O chłopach 1847) fut le premier ouvrage qu'il lui consacra. Dans ce traité, qui motive la nécessité d'émanciper les paysans et de les pourvoir de terres, Gołuchowski reconnaît le droit au travail du peuple privé de fonds. Il y voit l'équivalent du droit de propriété, en quoi il est d'accord avec les

postulats de certains socialistes français de l'époque. Dans le traité paru en 1849, intitulé „La question du paysan („Kwestja włościańska“), Gołuchowski indique la voie à suivre pour assainir les conditions sociales en Pologne, sans toutefois porter atteinte au droit de propriété. C'est l'„Analyse du problème du paysan“ publiée en 1850, qui est son ouvrage le plus important, consacré aux problèmes sociaux. Il y a développé l'idée, que la structure de la société rappelait celle d'un organisme et a combattu la théorie traitée par lui d'atomiste, qui suivant lui s'inspirait de la philosophie matérialiste. La lutte contre le socialisme et le communisme, combattus par une critique du matérialisme et du panthéisme, est une des fins principales que poursuit cet ouvrage.

Dans la polémique, Gołuchowski n'a pourtant pas su distinguer le socialisme du communisme, quoique les auteurs sur lesquels il s'appuie, notamment Lorenz Stein, K. Biedermann et Reyband aient nettement établi la différence entre ces deux idées. La critique du socialisme, qu'il considère comme atomisme, ne nous paraît pas non plus exacte. Le penseur polonais n'a pas su concilier le principe du travail, envisagé comme unique source de richesse, avec le droit d'hériter des propriétés, dont il se constitue défenseur. Par contre la défense de l'idée d'égalité, chère au libéralisme, porte l'empreinte d'un talent remarquable. Tout ce que Gołuchowski dit des rapports entre le communisme et la philosophie matérialiste, en particulier des contradictions que contient la doctrine du communisme matérialiste, appartient aux meilleurs passages de son oeuvre. Pourtant en chercherait ici en vain des arguments économiques dirigés contre le socialisme et le communisme. Gołuchowski combattait ces idées du point de vue du moraliste, de l'historiosophe et du métaphysicien, mais non comme économiste. C'est également surtout comme moraliste qu'il se révèle dans les traités intitulés: „Mondanité et Moeurs“ et „La question de la réforme des Juifs“.

Les „Réflexions“ (Dumania) sont une des nombreuses manifestations de la lutte, que vers la moitié du XIX^e siècle on entreprit contre le panthéisme de l'époque postérieure à Kant. Elles sont un essai, destiné à appuyer le mouvement philosophique théiste, l'expression de la tendance, caractéristique pour cette époque, à concilier la raison avec la foi, la philosophie avec la religion, la science avec les besoins de la vie. Gołuchowski ne peut être considéré ni comme véritable traditionaliste, ni comme rationaliste. Il est vrai, que

pour lui aussi la philosophie doit se subordonner à la religion, mais le fait ultime et dominant n'est pas autant le dogme, que le besoin vital de foi religieuse.

Les „Réflexions“ comprennent une partie historique et critique, dans laquelle Gołuchowski expose et critique la doctrine sensualiste, le scepticisme, la philosophie de Kant, de Fichte et de Schelling, pendant la phase panthéiste de celui-ci, les systèmes d'Hegel et d'Herbart; dans la partie systématique, qui fait suite, il développe sa philosophie à lui. M. Harassek fait observer combien insuffisante et parfois erronée est la critique, que Gołuchowski entreprend de ces systèmes. Le rapprochement des textes lui permet de démontrer, que non seulement le résumé de la philosophie d'Hegel et d'Herbart, comme Gołuchowski l'avait du reste avoué, mais aussi l'exposition de tous les autres systèmes, a été presque entièrement empruntée à l'ouvrage de Chalybäus. Mais il y a plus. Le second volume des „Réflexions“, qui passe pour contenir les idées personnelles de Gołuchowski, n'est en réalité qu'une copie modifiée des pensées exprimées par Chalybäus. Dans l'oeuvre de ce philosophe il a puisé la doctrine des idées „in concreto“ et des conditions négatives (envisagées déjà par Schelling), le principe, suivant lequel le supérieur ne saurait être produit par l'inférieur, la conception de l'amour, en tant que catégorie suprême. C'est de la même source qu'il a tiré le moyen de concilier le miracle avec l'inviolabilité des lois de la nature, la liberté avec la toute-puissance de Dieu, l'existence du mal avec celle de Dieu. C'est encore Chalybäus, qui lui a suggéré des pensées concernant la famille, la religion et le droit. Les déductions de Gołuchowski permettent de reconnaître en plus l'empreinte de la philosophie de Schelling et l'influence de la doctrine kantienne, qui se manifeste surtout dans les passages, où notre penseur parle de l'importance de la personnalité. On voit également apparaître ici les idées personnelles, qu'il avait exprimées dans les traités intitulés „De la souffrance“ et „Analyse de la question du paysan“. Il faut considérer comme originale l'idée, suivant laquelle l'harmonie avec nos états émotifs constitue un des critères les plus importants de la vérité. M. Harassek soumet à la critique cette théorie, dont l'application rendrait impossible la critique philosophique en général. Après avoir dévoilé les côtés faibles de la philosophie de Gołuchowski et insisté sur les défaillances, qui se manifestent surtout dans le domaine

de la théorie de la connaissance et de la métaphysique, l'auteur cherche à découvrir la source psychologique de la philosophie exposée dans les „Réflexions“, et la trouve dans la foi profonde dans l'immortalité de l'âme, de même que dans la conviction de la nécessité du droit de propriété individuelle. Bien que Gołuchowski n'ait pas réussi à concilier la raison avec la foi, ni à ériger le christianisme en philosophie unique, comme il l'aurait voulu, il a pourtant fait valoir l'utilité vitale du principe chrétien de l'amour et a montré à l'humanité le chemin du Royaume de Dieu, qu'on devait atteindre en réalisant ce principe dans la vie sociale. Dans l'activité philosophique de Gołuchowski, il est possible de distinguer trois périodes différentes. La première est caractérisée par la dissertation sur l'influence des mathématiques et par d'autres menus articles, parus en allemand. Ces écrits ne dépassent pas le cadre de la philosophie populaire du siècle de la „raison“, quoiqu'ils soient déjà fortement imprégnés de sentimentalisme et portent l'empreinte des tendances romantiques. La période suivante est marquée par „La philosophie dans ses rapports avec la vie“. C'est à cette époque, que nous voyons Gołuchowski développer la théorie intuitive de la connaissance. Les raisonnements sont caractérisés par la méthode déductive à priori, la métaphysique penche vers le panthéisme, l'État est considéré comme manifestation de la Raison absolue, enfin la morale se détourne de tout utilitarisme. La troisième période correspond à l'époque pendant laquelle parurent les articles et les ouvrages postérieurs à l'année 1822. Elle est caractérisée par la lutte contre le panthéisme et le matérialisme dans la métaphysique et contre le communisme dans la vie sociale. La défense de l'individu est le but que se propose alors Gołuchowski. L'intuition intellectuelle a fait place à un compromis entre le rationalisme et l'intuitionisme, la déduction à priori a été remplacée par le raisonnement basé sur l'observation et l'expérience intérieure. L'Absolu, en tant qu'essence de toute existence, a reculé dans l'ombre devant le Dieu personnel, mais a laissé une trace dans la notion de la substance, en tant que condition négative; la morale, qui auparavant se perdait dans un rapprochement indéfini de l'Absolu, a pris une teinte chrétienne, pour graviter vers l'éthique de l'amour. Malgré cette évolution de ces idées, Gołuchowski n'a jamais cessé d'avoir une aversion arquée pour le déterminisme dans la nature et dans la vie de la société, qu'il considérait toujours comme un organisme vivant. Il voulait non

seulement comprendre la vie, mais désirait encore de la réformer. Rechercher les agents qui stimulent le développement de la vie individuelle et collective, indiquer les fins morales, que doivent poursuivre les individus, l'État et les groupes sociaux, démontrer la supériorité de la culture de l'esprit sur une civilisation purement matérielle, enseigner que l'amour est le seul agent d'ordre dans la vie spirituelle, apprendre à ses contemporains, que pour fonder la puissance de l'État, il faut avant tout développer et approfondir la vie de l'esprit chez les citoyens capables de sacrifice — voilà le sens invariable de la doctrine de Gołuchowski. Tout ce qu'il a écrit sur ces idées, lui a été suggéré par l'expérience personnelle, aussi la pensée philosophique polonaise lui doit-elle de précieuses acquisitions. Si nous ajoutons, que, le premier en Pologne, il a tâché de juger la valeur de la doctrine de Shelling, que par l'ouvrage paru en 1822 il a inauguré la période romantique dans notre philosophie, qu'il a fait connaître en Pologne les doctrines postérieures à Kant, enfin qu'il a créé une terminologie philosophique, dont encore aujourd'hui on se sert parfois — nous devons reconnaître, que malgré de nombreuses erreurs, Gołuchowski occupe une place durable dans l'histoire de la pensée philosophique en Pologne.

10. STANISŁAW KOT: **Stanowisko polityczne Skargi w kazaniach sejmowych** (*Les idées politiques de Skarga dans les „sermons adressés à la diète“*). Présenté dans la séance du 10 avril 1922.

C'est aux rois „que vous devez abandonner tout pouvoir, car ils ont de qui prendre conseil et ont des lois pour gouverner“. Des appels comme celui-ci renouvelés bien des fois dans différents passages des „Kazania Sejmowe“ („Sermons adressés à la Diète“) nous indiquent le programme politique de Skarga à cette époque. Il prêchait une monarchie „qui repose sur des lois justes et de sages conseils, une monarchie dont le pouvoir est modéré par une législation équitable“. Ainsi deux facteurs seulement seraient appelés à „tempérer“ la plénitude de la „puissance“ royale: le conseil aux côtés du monarque ainsi que les lois. C'était là le programme classique de l'absolutisme occidental à la fin du XVI^e siècle, et Bodin, le plus grand théoricien de cette doctrine, ne s'imaginait même pas un souverain qui foulerait aux pieds les lois, ou ne demanderait

pas l'avis de son conseil; en effet, Henri IV gouvernait au nom de ces mêmes principes. Skarga prévoyait que les Polonais, accoutumés à leurs libertés et aux „pacta conventa“, prendraient son programme pour de l'absolutisme masqué, aussi tâchait-il d'avance de parer ces reproches et se défendait-il d'avoir de la sympathie pour l'„absolutum dominium“, en démontrant que l'existence d'une pareille forme de gouvernement n'était possible que chez les Turcs, les Tatares et à Moscou, c'est à dire, en identifiant tendancieusement la monarchie absolue avec le despotisme oriental.

En même temps il excluait pourtant l'existence de toutes mesures légales, susceptibles de restreindre en réalité le pouvoir royal, voire même de le contrôler. Il voulait surtout se défaire de la chambre de députés, ou lui laisser tout au plus la seule compétence d'autoriser la perception des impôts, ce que même Bodin considérait comme indispensable à un monarque absolu. Skarga jugeait la noblesse incapable de participer au gouvernement de l'État; dans sa bouche elle n'était toujours que „la classe militaire“, que „les menus frères“, ou „le peuple“. Il voulait mettre un frein à ses libertés démesurées et la séparer en principe des grands-seigneurs; aussi ses exhortations sur la nécessité d'établir des différences entre les états, ont-elles en premier lieu cette séparation en vue. Ce ne sont que les „anciens“, les seigneurs membres du conseil, qui peuvent briguer l'honneur d'exercer une certaine influence sur le roi, vu qu'ils ont plus d'éducation et plus d'expérience politique, par conséquent les sénateurs ecclésiastiques et laïques, mais encore Skarga ne leur concède-t-il nulle part le droit de contrôler et d'autant moins celui de limiter le pouvoir du souverain. Leur rôle devait se borner à donner des conseils au monarque. Ce n'est que le livre des lois qui pourrait restreindre le pouvoir royal, et encore à condition d'en effacer tous les articles limitant la toute-puissance de la religion catholique et de l'Eglise, de supprimer la tolérance envers les autres confessions, enfin de mettre des bornes au „neminem captivabimus“ ainsi qu'un frein aux privilèges exagérés de la noblesse. Depuis le IV^e jusqu'au VIII^e, les „Sermons adressés à la Diète“ sont consacrés à la discussion détaillée du programme politique qui vient d'être retracé. Skarga avait observé que depuis un siècle la Pologne s'écartait de la monarchie pour pencher du côté de la démocratie, aussi voulait-il sciemment arrêter cette évolution et prêchait-il le retour à l'état de choses de la période de Casimir Jagellon.

Après avoir fixé dans les détails le programme politique du grand prédicateur, l'auteur analyse la question de savoir à qui, vers l'an 1597, Skarga pouvait le soumettre et qui gagner à sa cause. C'était chose exclue d'avance que de pouvoir s'adresser avec des projets pareils à la noblesse, même la plus catholique. Aussi, dans ses „Sermons adressés à la Diète“, Skarga ignore-t-il la noblesse, et s'il en parle ce n'est qu'en termes défavorables, parfois même violents. Il ne s'adresse pas directement à elle, mais, en parlant d'elle, il la traite d'„absente“ parmi ce public auquel sa parole fait appel („lorsque leurs mandats auront expiré“, „dans leur milieu de députés“, „une fois pendant deux semaines et demie ils ont perdu du temps“ etc.). Il voudrait convaincre le public, qu'en écrivant il voit devant les yeux de son âme, du rôle néfaste joué par la noblesse et le mal disposé pour elle. Dans toutes ses allocutions on l'entend parler des „très dignes sénateurs“ ou des „très dignes seigneurs“, car il ne s'adresse qu'aux sénateurs et ne parle que de leurs „dignité“; il les traite de „dieux de la terre“, de „chefs du peuple“ et de „penseurs cherchant le bien public“. C'est eux qu'il cemble de louanges, voire même presque de flatteries et tendancieusement il adoucit les reproches qu'ils avaient justement mérités (affaire des „revenus et de la fortune du roi“), — tout cela dans le but de gagner les sénateurs au programme des réformes politiques, telles que nous venons de les exposer. Poursuivant dans les détails l'analyse des „Sermons“, l'auteur s'efforce de démontrer que dans ses discours Skarga ne s'adresse qu'à un groupe limité de sénateurs, notamment aux catholiques, et qu'il néglige les protestants. Encore n'est-ce qu'aux catholiques mal disposés pour le roi qu'il parle, c'est-à-dire aux sénateurs dits „popularistes“, au parti du chancelier, pour le gagner au programme adopté par l'autre groupe de la fraction catholique du Sénat, par le parti des évêques, avec Radziwiłł, Rozrażewski et Maciejowski à sa tête. Les trois premiers sermons ont précisément pour but de capter la bienveillance des sénateurs catholiques, de les amener à faire un effort pour le bien de la République, comme l'entend Skarga, c'est-à-dire pour rétablir la concorde entre les magnats, pour faire oublier les anciennes dissensions datant de l'élection de Sigismond III, enfin pour réunir les forces dispersées au Sénat, afin de raffermir le pouvoir du roi et de l'Eglise.

11. ST. KUTRZEBA. *Przywileje Kazimierza W. dla żydów. (Les privilèges accordés aux Juifs par Casimir le Grand)*. Présenté dans la séance du 18 décembre 1922.

Casimir le Grand a accordé quatre privilèges aux Juifs, à savoir en 1334, en 1364 et en 1367; le quatrième privilège, octroyé par ce roi, ne porte pas de date. L'auteur s'occupe de ces privilèges, exclusivement du point de vue de la diplomatie. Pour établir le texte de celui de l'année 1334, que nous ne connaissions jusqu'à présent que par le recueil des statuts, publié par Łaski, en 1506, l'auteur s'est servi d'une copie plus ancienne du XV^e siècle de ce document, copie qu'on n'avait pas utilisée jusqu'aujourd'hui et qu'on trouve dans Cod. D. V. La forme du privilège accordé en 1364 est différente, cependant en ce qui concerne les dispositions, qu'il contient, il est identique à celui de l'année 1334. Ce n'est que le privilège de l'année 1367, tel que nous le connaissons aujourd'hui d'après la copie, que contient le Code B II et d'après la confirmation, accordée en 1453 par le roi Casimir Jagellon, qui apporte plusieurs articles nouveaux et une série d'amendements, parmi lesquels il faut citer comme caractéristique le fait de remplacer systématiquement le terme de „voïvode“ par celui de „staroste“, ce que l'auteur attribue à la circonstance, que le privilège était octroyé aux Juifs de Léopol et qu'à cette époque il n'y avait pas encore de voïvode pour les provinces ruthènes. La comparaison de ce privilège avec celui, que Witold avait octroyé en 1388 aux Juifs de Brzesé Litewski, lequel prend pour base le privilège accordé aux Juifs de Léopol, permet à l'auteur de conclure, que le document de 1367, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a dû être interpolé. Suivant l'auteur, le texte primitif ne diffèrait des textes de 1334 et de 1364, que par le changement du mot „palatinus“ en „capitaneus“. Les interpolations remontent probablement à l'année 1387 et ont dû être faite à Léopol, au moment, où le privilège contenant déjà les passages interpolés, fut soumis à Jagiello pour obtenir l'approbation de ce roi. Celui-ci ne le confirma pourtant pas. Le texte, que contient Cod. B. II, comme nous le connaissons par la confirmation accordée en 1453 par Casimir Jagellon, diffère un peu sous le rapport de la composition de celui, qui fut fixé en 1387 à Léopol. L'auteur considère comme faux, le privilège, qui ne porte pas de date et pense qu'il n'a été forgé

qu'au XV^e siècle. Aux arguments de Romuald Hube, qui prouvent, que nous sommes en présence d'un faux, l'auteur en ajoute de nouveaux. Ces arguments lui sont fournis par la comparaison de la pratique judiciaire avec les dispositions que contient le privilège et par le fait, que le mot „districtus“ est employé dans un sens, qu'on ne lui donnait pas à l'époque de Casimir le Grand. Il trouve encore des preuves à l'appui de son opinion, en attirant l'attention sur la façon dont il est parlé des registres des tribunaux, qui sont considérés comme des institutions déjà en plein développement, ce qui ne s'accorde pas du tout avec l'état de choses pendant le règne de Casimir.

12. Z. ŁEMPICKI. Uwagi nad genezą i istotą romantyzmu. (*Considérations sur la genèse et l'essence du romantisme*). Présenté dans la séance du 27 février 1922.

Comme pour toutes les autres manifestations de la vie de l'esprit, il faut également pour le romantisme pouvoir donner une réponse aux trois questions suivantes:

- 1) quelles sont les sources, autrement dit, quelle est la genèse du romantisme?
- 2) quelle est l'essence de ce phénomène?
- 3) quelle influence a-t-il exercée?

Sans vouloir pour le moment donner une caractéristique détaillée des idées, peu différentes d'ailleurs, qu'on se fait généralement du romantisme, nous pouvons constater qu'il est possible de résumer brièvement comme suit l'opinion courante sur ce sujet.

Le romantisme est une réaction réflexe de l'âme se dressant contre le culte par trop exclusif de la raison qui caractérisait le „siècle des lumières“. Il faut chercher son essence dans la prédominance des facteurs irrationnels dans la vie de l'esprit, et s'il s'agit de l'action créatrice qui n'est qu'une manifestation de celle-ci, dans la tendance à exprimer d'une façon immédiate les expériences personnelles caractérisées surtout par leur ton émotif. Par suite de cette prépondérance des facteurs émotionnels, l'influence exercée par le romantisme a été pernicieuse et l'est peut-être encore à présent.

A cette conception populaire, extrêmement répandue dans le grand public grâce à l'enseignement donné par l'école, l'auteur oppose les thèses suivantes:

1) Le romantisme est la manifestation d'une certaine renaissance de la nature humaine comme de la littérature, renaissance qui s'est produite dans une ambiance germanique et plus particulièrement dans le milieu allemand vers la fin du XVIII^e siècle, et ce n'est que de là qu'elle s'est étendue aux autres nations.

2) Le facteur irrationnel est loin de jouer dans le romantisme un rôle décisif ou dominant, vu que le problème du romantisme se réduit à un certain style de la pensée.

3) En ce qui concerne l'influence morale du romantisme, l'auteur ne se croit pas compétent, en qualité d'historien de la littérature, pour décider de la question. Toutefois on ne peut guère cacher le fait qu'aussi bien l'étendue que l'intensité de son action ont été exagérées, surtout par les auteurs français.

Les arguments suivants, précédés de quelques remarques méthodologiques, serviront à étayer les thèses formulées ci-dessus.

Note méthodologique. En présence de la marée montante de la méthode historique génétique qui envahit surtout le domaine des études linguistiques, il nous faut observer une certaine réserve dans la recherche des sources dont découlent les phénomènes. Nous devons éviter de remonter trop haut et il nous faut discerner entre les conditions d'un phénomène et les causes qui le produisent. Avant tout, nous devons chercher à le délimiter avec exactitude au point de vue historique.

La genèse du romantisme.

Les idées obscures et embrouillées sur la genèse du mouvement romantique s'expliquent surtout par la circonstance, qu'on avait pris pour du romantisme dans sa forme définitive différentes manifestations, grâce à l'union desquelles celui-ci a pris réellement naissance en tant que système syncrétisé. Sauf le respect dû à ce qu'on a coutume d'appeler „la grande complexité de la vie de l'esprit“ et qui maintes fois n'est en réalité qu'un „asylum ignorantiae“, il est possible de constater que le romantisme est né dans un milieu allemand et qu'il doit sa naissance à la fusion de deux éléments avec un troisième, notamment à l'union:

- 1) de l'esprit historique anglais;
- 2) du mysticisme allemand (piétisme) et
- 3) de la philosophie kantienne.

Lorsqu'il s'agit de phénomènes littéraires — et ce sont précisément ceux-ci qui importent le plus quand il est question de romantisme — il faut reconnaître que l'esprit historique anglais a été un fait tout à fait naturel dans un milieu, où la tradition littéraire médiévale n'avait pas subi d'interruption et où à cette source on puisait les arguments les plus puissants pour combattre les prétentions du classicisme. Du reste (comme l'a démontré Diede, *Dissertation. Greifswald 1912*), cette lutte avait déjà été engagée au XVI^e et au XVII^e siècle. Il est vrai qu'une lutte de ce genre („le premier combat entre classiques et romantiques“ comme l'a appelé T. Sinko) avait déjà eut pour théâtre l'Italie, pourtant ni dans ce pays, ni plus tard en France, où la poésie ne servait que d'illustration aux débats philosophiques, on n'en avait tiré les mêmes conséquences qu'en Angleterre pour faire renaître la littérature médiévale, respectivement pour rénover la littérature contemporaine dans le sens de l'idéal du moyen âge ou de la première période de la littérature moderne. En Angleterre on a vu se former une histoire romantique de la littérature, autrement dit, on put assister au développement de l'étude du passé littéraire pour tenir compte des besoins de la production littéraire du présent, tendance que Herder a eu raison de désigner sous le nom de pragmatisme dans l'histoire de la littérature.

Le mysticisme allemand prenant la forme de piétisme était une réaction contre l'esprit scolastique protestant, figé dans ses formules rationalistes. Il cherchait à satisfaire ses aspirations religieuses par un commerce direct avec Dieu et par la jouissance de la „saveur“ divine. Le fait qu'il cherchait à arriver à cette union avec la divinité par l'intermédiaire de la Bible, par conséquent en se servant d'une source littéraire, ne saurait avoir été indifférent pour la genèse du romantisme.

Ces deux sources n'ont pourtant pas suffi à produire le romantisme. Herder, dans l'oeuvre duquel elles se rejoignent, a certainement sous plus d'un rapport stimulé les romantiques, cependant ce n'est qu'aux yeux d'un juge très superficiel qu'il pourrait passer pour devancier du romantisme, d'autant moins que ces écrits ont plutôt entravé la marche de ce mouvement en Allemagne, qu'ils ne

lui ont ouvert la voie. Herder est pourtant à un autre point de vue une manifestation intéressante de l'époque, vu qu'il est une preuve combien un esprit affiné par l'exégèse piétiste de la Bible peut devenir sensible aux stimulations littéraires, combien il peut s'initier à ce qui reste d'une littérature lointaine et dans quelle mesure il peut développer le programme d'une renaissance de la littérature, en le rattachant au passé littéraire du terroir. On sait cependant qu'à Herder succédèrent les poètes allemands dits classiques, notamment Goethe et Schiller dont le programme et l'activité littéraires étaient loin de suivre les indications de cet auteur. La période dite „des tempêtes et des aspirations“ („Sturm- und Drangperiode“) qu'on identifie toujours, surtout en Pologne, au romantisme, était une révolution littéraire, une explosion spontanée de la réaction contre le rationalisme et le sentimentalisme, un phénomène qui du reste n'était pas exclusivement limité à l'Allemagne, car la lutte contre la domination des règles que Mornet a décrite dans son histoire du romantisme français au XVIII^e siècle (en particulier J. S. Mercier) est un phénomène analogue sans parler de l'activité moins radicale de Young et de ses devanciers en Angleterre.

En Allemagne, dans son milieu d'origine, là, où il s'est formé en tant que doctrine, le romantisme ne s'est nullement développé d'une polémique dirigée contre l'esprit classique et il faudrait plutôt chercher à l'expliquer par la nécessité de prendre position vis-à-vis du classicisme allemand. En effet, le romantisme allemand ne mettait pas en regard d'une part la poésie médiévale et la littérature s'appuyant sur des modèles classiques de l'autre, il n'opposait pas l'une à l'autre, mais cherchait à atteindre la poésie dans toute sa richesse, une poésie qui représenterait la synthèse de ces deux formes et en général de tous les genres et de toutes les formes poétiques concevables. C'est précisément cette synthèse qu'il désignait sous le nom de poésie romantique („transcendentale“).

Il faut bien reconnaître que cette idée de „surpoésie“ n'était nullement pour les romantiques un concept vague ou indéfini, vu que conscients de sa portée et de son importance, ils cherchaient à lui donner une base philosophique. Or c'est dans l'arsenal du système kantien qu'ils puisaient les principes philosophiques sur lesquels devait s'appuyer cette doctrine littéraire. Ce serait vraiment un problème extrêmement intéressant que de retracer un jour l'histoire l'interprétation qu'a subie la philosophie de Kant. Il ne s'agit pas

dans notre cas d'une „influence“ exercée par Kant sur les romantiques, mais de savoir „qu'a été Kant pour les romantiques?“, autrement, de poser la question comme l'a fait I. Chrzanowski dans son étude intitulée „Qu'a été Virgile pour la Pologne après la perte de l'indépendance?“. Kant a été une révélation pour les uns et une catastrophe pour les autres. La „légende“ kantienne dans le romantisme français a été décrite par A. Counson.

Les romantiques allemands ont déduit trois principes de la philosophie de Kant:

1) La doctrine de Kant sur la sphère transcendentale, autrement supra-individuelle, a été dans une certaine mesure à la base de la conviction des romantiques que la vraie poésie, par conséquent la poésie romantique, dépasse l'individu, qu'elle est donc indépendante du temps et du lieu. Le fait qu'ils ont interprété d'une manière très arbitraire la théorie du transcendentalisme est une autre affaire qui n'a rien à voir avec la constatation ci-dessus. C'est précisément au substratum mystique du romantisme que cette théorie a donné sinon une base philosophique, du moins la fiction d'un fondement de ce genre, ainsi que M^e A. Tumarkin (*Die romantische Weltanschauung*, Bern 1920) l'a démontré pour Novalis.

2) La doctrine de Kant sur les idées ouvrait dans son système des perspectives sur l'infini. Elle devint le point de départ de toutes les spéculations de la philosophie romantique, néanmoins elle eut également une véritable importance pour les jugements qu'on portait sur la poésie du romantisme. En effet, si la théorie relative à la sphère transcendentale faisait tourner les regards vers les profondeurs de l'âme, la doctrine des idées ouvrait pour ainsi dire des horizons infinis à l'extérieur. (On pourrait étudier l'évolution de la poésie allemande plus récente, précisément du point de vue de l'interprétation donnée à deux principes philosophiques. La théorie de Leibniz concernant la possibilité a été une limite pour Gottsched, tandis que pour les critiques suisses elle ouvrait de larges horizons et leur permettait de comprendre Milton; à Goethe et à Schiller Kant a fourni la base d'une poétique de l'harmonie, tandis qu'elle conduisait les romantiques à une poétique de dérèglement). D'autre part, pour le culte du fantastique ces aspirations à l'infini créaient le fondement philosophique du style.

3) L'influence de Kant sur le romantisme a peut-être eu la plus forte répercussion sur ce qui décide du caractère doctrinal de ce

mouvement, car la théorie kantienne de la valeur universelle de la vérité fut appliquée à la poésie par les romantiques. La poésie romantique, c'est-à-dire celle que les romantiques considéraient comme telle, élève suivant eux des prétentions à une valeur universelle. Le romantisme était une doctrine dogmatique, rien moins que libérale. Le fait est prouvé ne serait-ce que par l'opinion très caractéristique de Frédéric Schlegel sur le libéralisme littéraire de Herder, comme il est encore démontré par l'acharnement dont les romantiques faisaient preuve dans la discussion et par leurs procédés arbitraires, lorsqu'il s'agissait d'imposer leur propres idées.

Nous n'en dirons pas plus long de la genèse du romantisme. La synthèse de l'esprit historique anglais et du mysticisme allemand qui manifestement se produisit la première fois dans l'oeuvre de Herder, en présence de l'épanouissement du classicisme en Allemagne a été reprise ensuite sur des bases nouvelles, c'est-à-dire dans la philosophie de Kant, et a été répandue sous forme de doctrine, comme théorie de la poésie et de la culture romantique. Il faut en effet bien se rendre compte que le romantisme n'est pas comparable à un ouragan qui venant on ne sait d'où, se met à souffler soudain à travers l'Europe pour y produire des effets tout à fait bizarres, car il est une doctrine, une théorie qui à une époque définie se cristallise en Allemagne, à Iéna après 1.90. De là, grâce à une propagande très radicale et, il faut l'avouer, très habile, il se répand dans le monde entier, où il trouve un terrain différemment préparé pour se modifier selon les conditions qu'offre celui-ci. L'histoire du romantisme n'est pas autre chose que l'histoire de l'accueil fait à cette doctrine, qui plus à la mode dans certains pays, moins en vogue dans d'autres, agissait non seulement sur la littérature, mais aussi sur la civilisation. Il paraît donc superflu de relater les arguments des auteurs français, anglais et italiens pour prouver la provenance allemande du romantisme.

L'essence du romantisme.

L'esprit historique anglais cherchait à rajeunir la littérature par un retour au passé et voulait en particulier la retremper dans la littérature fantastique du moyen âge. Il ne s'agissait là toutefois que d'une tentative entreprise dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, tentative qui ne laissa d'ailleurs aucune trace durable dans la pro-

duction littéraire. Cependant pour désigner ce mouvement on commença à se servir en Angleterre du terme „romantic“. L'histoire de ce mot a déjà été minutieusement étudiée, pourtant on ne réussit pas jusqu'à présent à tirer de ces recherches des conclusions définitives. Il résulte des matériaux que G. Becker (Arch. f. d. St. d. n. Spr. 110, p. 56) reproduit entre autres d'après Fielding et Smollet, que l'on employait le mot „romantic“ pour désigner certains traits du caractère rappelant les héros de contes et de romans. Ce terme dont le sens était péjoratif au début, p. ex. chez Shaftesbury (Moralists III, 2), où il indique tout simplement des gens qui ont perdu la raison, perdit ensuite cette signification péjorative — phénomène rarement constaté dans l'évolution en général pessimiste du langage — pour indiquer une certaine génération et en devenir le mot d'ordre. Les aspirations de cette génération étaient absolument conformes au sens étymologique du mot „romantique“; en effet il désignait le fait de puiser dans la littérature des motifs applicables à la vie et à la poésie. En Angleterre, pays d'origine de ces premiers débuts romantiques, il s'agissait non seulement d'exercer une influence sur la littérature, mais aussi d'agir sur la vie et la culture des esprits. Nous en trouvons la preuve dans les tendances d'hommes tels que Horace Walpole et William Beckford, puis dans tout le mouvement à la recherche d'une renaissance du style gothique; aussi dans son „Enquiry into the Present State of Polite Learning“, 1759, Oliver Goldsmith a-t-il employé en toutes lettres les mots „reviv“ et „revival“ pour désigner ces phénomènes. Ainsi les aspirations à une renaissance se sont déjà manifestées à une date reculée dans le romantisme.

Lorsqu'on réfléchit sur la nature du romantisme, il importe de se rendre clairement compte de l'existence de deux types fondamentaux d'expériences psychologiques. Il y a d'abord les données immédiates, dites passives, que l'on puise dans le milieu ambiant, respectivement qui représentent le résultat des réactions aux stimulus agissant dans ce milieu physique ou moral; puis il y a des expériences indirectes, le plus souvent littéraires, autrement dit des réactions à des stimulus agissant sur nous par la lecture et provenant de la littérature. Ces deux sphères d'expériences littéraires agissent évidemment sur chaque poète, car un poète auquel elles seraient étrangères ne saurait être qu'un rustre. Pour chaque poète il faut toutefois se rendre compte des rapports entre ces deux do-

maines d'expériences. En effet, même le poète le plus original cherche dans la sphère des expériences littéraires un matériel approprié soit quant au fond, soit quant à la forme, pour les expériences qu'il a vécues lui-même. Le romantisme a été le courant le plus littéraire dans la poésie et dans la culture de l'esprit et le fait que non sans un sentiment pénible on a coutume d'indiquer chez Słowacki, lorsqu'on le compare au lierre qui s'attache à l'arbre autour duquel il s'enroule, n'est autre chose qu'une manifestation tout à fait symptomatique de ce mouvement. Comme en général tous les esprits disposant d'une vaste culture littéraire, les romantiques n'avaient pas d'aspirations exagérées à l'originalité; la plupart du temps leur effort créateur cherchait sciemment et délibérément un appui dans les modèles étrangers. D'autre part, la théorie qui prêchait comme idéal la synthèse de toutes les formes se manifestant dans la poésie, devait également aboutir à la recherche des modèles. Dans „Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantique“, Paris 19-1, E. Seillière découvre l'influence, respectivement la tradition romanesque jusque dans la morale et la politique romantique et commence par prouver l'importance de la lecture des romans pour la formation des idées philosophiques de Rousseau.

En dépit du caractère essentiellement synthétique des postulats théoriques concernant la poésie, l'idéal de celle-ci portait en réalité une empreinte plutôt individuelle. Cependant la poésie romantique doit même ce coloris individuel moins au génie des initiateurs du mouvement, ou peut être non seulement à ceux-ci, mais plutôt aux conseils des théoriciens de cet art poétique. En effet, à l'époque romantique également, le rôle de la théorie était très important dans la création poétique.

La prédominance des expériences littéraires et l'influence prépondérante exercée sur la formation des expériences personnelles — voilà donc les traits fondamentaux de la poésie et de la culture romantique. Les tendances universalistes du romantisme, héritées du siècle des Encyclopédistes, étaient la cause que les romantiques propageaient leurs idées avec la plus grande énergie et de ce qu'ils étaient passés-maîtres dans l'art de la propagande littéraire. Ce sont peut-être eux qui furent les premiers à saisir le sens et l'importance de la réclame dans la vie littéraire.

Les romantiques se livraient à des considérations théoriques non seulement sur la poésie, mais aussi sur le sens de la vie et naturellement sur l'amour. Dans la théorie du romantisme nous retrouvons également la synthèse de deux tendances fondamentales, notamment de l'esprit historique et du mysticisme, dont ils croyaient trouver les fondements philosophiques dans l'interprétation arbitraire de la doctrine de Kant.

L'esprit historique, qui pour rénover la littérature fixait les regards sur la poésie médiévale et ses éléments fantastiques, a précisément trouvé dans la théorie de l'infini, déduite de la doctrine de Kant, une base suffisante pour justifier le caractère de fantaisie qui représente un des principaux postulats de la poétique romantique. Ce trait a même imprimé une empreinte sur la forme romantique; en effet l'amorphie et le caractère fragmentaire chez les uns et les tendances cycliques chez d'autres sont l'expression extérieure de ce penchant.

Pour accomplir l'oeuvre de la rénovation de l'homme, le mysticisme dirigeait les regards vers les profondeurs de l'âme. Par le souffle de l'âme il spiritualisait l'univers, qui dans la multiplicité de ses phénomènes n'est qu'un ensemble de symboles représentant son véritable contenu spirituel. Ce symbolisme a trouvé dans la doctrine relative à la sphère transcendente un étai philosophique.

Le rôle joué dans le romantisme par le facteur théorique est cependant le résultat d'un phénomène d'une portée plus générale, qu'on bien on perd de vue, ou qu'on feint d'ignorer. La part de l'héritage rationaliste est vraiment prédominante dans le romantisme. On a jusqu'à présent trop exclusivement cherché à rattacher le romantisme aux mouvements et aux réactions irrationnels du XVIII^e siècle et des époques précédentes. Si réellement cette opinion était juste, on pourrait se demander non sans raison en quoi l'époque romantique diffère-t-elle de la période précédente? Ce n'est pas dans l'absence de l'élément rationaliste qu'il faut chercher le trait caractéristique de la culture du romantisme, mais bien dans une autre direction de son expansion et dans une forme différente de ses manifestations. C'est un fait qu'à l'époque romantique l'expansion du rationalisme s'étend plus loin dans certaines directions que pendant la période précédente; ainsi p. ex. les problèmes concernant la vie, qui pendant le siècle des Encyclopédistes avaient été étudiés exclusivement du point de vue pratique et utilitaire, en-

trent au temps du romantisme dans le domaine des tentatives qui voudraient leur donner une solution théorique.

Le mode de se manifester de l'élément rationaliste dans le mouvement romantique se réduit au problème le plus essentiel, notamment à la question du style de la pensée. Il ne s'agit pas seulement des catégories de la pensée, mais aussi des formes dans lesquelles elle se meut. S'il est question de la tendance visant l'infini et l'élément fantastique, c'est la méthode antithétique qui en décide, tandis que s'il s'agit de la tendance mystique transcendente, c'est le symbolisme qui est appelé à en juger. Nous sommes ici peut-être en présence des deux formes essentielles du style de la pensée romantique, quoiqu'elles n'épuisent pas son caractère réel. La pensée du romantique ne suit ni la méthode déductive, ni la méthode inductive, car on pourrait dire que partant du centre, elle s'élance vers les principes les plus élevés et va aux phénomènes les plus simples, cherchant à réunir les deux directions dans un certain cycle, ce qui constitue également une manifestation symptomatique de cette méthode de penser. Tout est „erstes Glied einer unendlichen Reihe, Anfang eines unendlichen Romans“ („un premier terme d'une série infinie, un commencement d'un roman infini“), comme dit Novalis. Ici encore on voit apparaître le sens étymologique; le réel est réduit à une série de points, dont chacun devient le point de départ d'un roman.

La théorie admise par le siècle des Encyclopédistes était plus discrète à certains égards; elle craignait, certaines choses ou elle n'osait pas y toucher. Par la pensée le romantique s'efforce non seulement d'atteindre les problèmes cosmiques les plus élevés, mais avec le cynisme le plus complet, il veut par cette pensée étouffer les instincts les plus secrets que couvre la pudeur. La théorie romantique trouve cette audace et ces instincts de conquête du fait qu'elle examine „sub specie aeternitatis“ chaque phénomène particulier et qu'elle transporte par la pensée les phénomènes les plus humbles dans la sphère métaphysique, de sorte qu'elle crée chez les personnes non initiées des apparences de charme poétique. En ceci elle a sans doute raison, surtout lorsque c'est un talent puissant et créateur, qui par la pensée entreprend ce travail pour conquérir la réalité.

Il résulte de ce qui précède que le romantisme doit sa naissance à l'union de deux tendances, c'est-à-dire à la fusion dans le creu-

set de la philosophie, du mysticisme avec l'esprit historique; il s'est constitué comme théorie qui dans la poésie, dans la culture et dans la vie plaçait au premier plan le rôle de l'expérience littéraire. Pourtant, si ces idées sur le romantisme en tant que théorie complètement basée sur la littérature, ne sont pas adoptées parce que chez le poète X. les choses se passent ainsi, tandis que chez le poète Y. elles se passent autrement, il faut en chercher la faute dans les opinions erronnées qu'on se fait du problème et des fins que poursuit la synthèse historique. Là, où il s'agit de phénomènes aussi complexes que la création littéraire, il ne saurait être question d'autre chose que de constater certaines tendances sur le fond desquelles se profilent des individualités marquantes. Toute synthèse doit nécessairement appauvrir la multiplicité et la richesse des manifestations de la vie, de sorte qu'observées d'une certaine distance, elles présentent plus d'uniformité. La synthèse efface les traits individuels au profit des contours généraux. Dans le domaine des phénomènes de l'esprit il ne faut chercher ces contours que dans certaines tendances réalisées d'une manière différente par divers individus. Lorsqu'il s'agit de romantisme, la question se pose naturellement dans quelle mesure et si vraiment tel poète ou tel autre mérite l'étiquette de romantique. Il est toutefois possible de constater que même chez un individualité aussi marquante et aussi riche en nuances que Słowacki, on peut retrouver les tendances mentionnées. En effet nous observons chez ce poète l'union de l'élément fantastique, le mysticisme joint au symbolisme, le coloris littéraire des expériences personnelles, la tendance à une synthèse du drame romantique et classique, enfin un penchant pour les considérations théoriques dans la domaine métaphysique, penchant pleinement réalisé dans le style de la pensée romantique.

-
13. JERZY MYCIELSKI: *Tkaniny flandryjskie z r. 1553 na Wawelu i ich artystyczne pochodzenie. (Les tapisseries des Flandres de 1553 au Wawel et leur provenance artistique)*. Présenté dans la séance du 10 avril 1922.

Les recherches les plus récentes, entreprises ces mois derniers par M. Marjan Morelowski au sujet de quatorze tapisseries de grandes dimensions et de cinq tapisseries plus petites, restituées par

la Russie, ont prouvé d'une manière presque irréfutable, que ces pièces, qui depuis 1553 ornaient les appartements royaux de Sigismond Auguste au Wawel, sont non seulement sorties des ateliers de Bruxelles, mais que les cartons d'après lesquels elles ont été exécutées proviennent également des Flandres. Elles passaient jusqu'à présent pour avoir été tissées en Flandre, mais pour avoir été exécutées d'après des cartons italiens rappelant le type de l'Académie romaine des élèves de Raphaël. Telle était du moins l'opinion du regretté Marjan Sokołowski. En attendant, dans une conférence faite à la séance de la Commission pour l'histoire de l'art, M. Morelowski a fourni il y a quelques mois toutes les preuves nécessaires, que c'était Bernard van Orley (1493-5 - 1542), le plus éminent et le plus fécond des grands italianistes flamands de la première moitié du XVI^e siècle, pendant son séjour en 1514 à Rome l'élève de Raphaël, et depuis environ 1525 placé à la tête des grands ateliers textiles de Bruxelles, qu'il fallait considérer comme auteur de ces cartons. En ce qui concerne tous les détails du style, la comparaison d'un certain nombre de tapisseries du Wawel avec des reproductions de pièces, dont l'exécution d'après des cartons de Bernard van Orley et sous la direction de celui-ci ne saurait faire de doute, confirme presque en tous points l'opinion du dr. Baldass, exprimée déjà auparavant par le dr. Friedländer, qu'il fallait attribuer aux maître bruxellois les cartons représentant des scènes de la Bible qui ont servi de modèles aux tapisseries, de Vienne, de Madrid et de Hampton Court. Dans cette démonstration, la faune et la flore, tellement importantes dans tous les cartons de van Orley, jouent le rôle principal, et la manière de traiter les personnages au type éminemment flamand, mais fortement italianisés, ne peut que corroborer ces inférences. Quand à ceux-ci, il est possible de rapprocher les uns des personnes de la „Dispute“ dans la Stanza della Segnatura, d'autres rappellent Adam et Ève nus à la voûte de la même chambre et dans les Loggia, enfin d'autres encore peuvent être comparés aux personnages du tableau de la „Transfiguration“ etc. Ce sont également des paysages du nord que nous admirons sur les tapisseries du Wawel; à mon avis ils présentent des affinités avec certaines oeuvres de Joachim Patinier. Ainsi que M. Morelowski l'a remarqué, on peut les comparer aux paysages des tapisseries célèbres représentant „Les chasses de l'empereur Maximilien I“, dont les cartons au Musée du Louvre sont également l'oeuvre de van Orley.

Je me permettrai de compléter ces renseignements du dr Morelowski sur les tapisseries de Sigismond Auguste, en y ajoutant quelques détails importants, que je dois à leur examen entrepris après le déballage à Varsovie. Elles furent décrites pour la première fois dans la brochure de Stanislas Orzechowski „Panegiricus nuptiarum Sigismondi Augusti Poloniae Regis“ (Cracoviae Lazarus Andreeae excudebat 1553). Les sujets représentés par ces tapisseries récemment restituées s'accordent complètement, en dehors de quelques petites différences, avec cette description. Ainsi la première, peut être la plus belle, qui était suspendue au-dessus du lit du couple royal, et dont le sujet est décrit en deux parties par Orzechowski, représente jusqu'à cinq scènes au paradis, scènes que l'artiste a disposées sur des plans différents. Au milieu Dieu le Père défend à Adam et à Ève de manger des fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal; des deux côtés, déjà au second plan, la création d'Ève et le péché originel; sur les bords de la tapisserie, au troisième plan les Premiers Parents se cachent derrière un arbre pour se soustraire à la colère de Dieu le Père, puis Adam et Ève sont chassés du paradis par l'Archange, enfin tout au fond, au dernier plan on voit la création d'Adam. En général toutes ces tapisseries, appelées à tort le „Déluge“ déjà au XVII^e siècle, devraient, autant que je puis en juger, être réparties en trois groupes, dont les sujets sont tirés des premiers chapitres de la Genèse. Il s'agit en particulier du groupe d'Adam et d'Ève, de celui de Caïn et d'Abel, enfin du groupe de Noë et du déluge qui comprend le plus de personnages. Quant au quatrième groupe, décrit en 1754 par Théodore Wessel, grand trésorier de la Couronne, et qui représentait des scènes relatives à la Tour de Babel, il n'a pas été restitué jusqu'ici. Il manque aussi, jusqu'à présent, quatre scènes se rapportant à l'histoire de Moïse qui ont été décrites également par Orzechowski en 1553, cependant les descriptions postérieures, datant de 1764 et de 1876 n'en font en général pas mention. Il s'agit là peut-être des tapisseries appartenant à la série, que Ladislas IV avait envoyée comme présent au pape Urbain VIII. Voilà la premier groupe de renseignements complémentaires que je puis fournir aux études et aux arguments de M. Morelowski.

Les renseignements suivants concernent les artistes, dont l'identité me paraît hors de doute aujourd'hui, et qui ont exécuté le plus grand nombre des 14 grandes tapisseries sur lesquelles les recher-

ches ont porté jusqu'à présent. A St. Pétersbourg M. Morelowski ne pouvait pas les examiner à fond, probablement parce qu'elles étaient encore tendues sur des châssis, de sorte que leurs rebords noirs encadrant les grandes bordures de fleurs et de grotesques, dont se savant a magistralement défini le style et l'origine, étaient repliés et cachés. J'ai été en état d'examiner ces rebords sur toute une série de tapisseries du Wawel, et voici les résultats auxquels ces recherches ont abouti: sur quatre tapisseries, les plus belles après celles qui représentent les scènes au paradis, on aperçoit en bas à droite, un monogramme formé par les trois lettres entrelacées P. V. A. qui suivant l'avis de Friedländer et de Schmitz sont la signature du meilleur élève, et du continuateur de toute la production des tapisseries de Bruxelles après la mort de Bernard van Orley; en effet, ce sont les initiales de Pierre van Aelst. Pour des raisons d'ordre chronologique et pour d'autres motifs encore, M. Morelowski avait déjà fait observer qu'une collaboration pareille paraissait vraisemblable; or du fait que ces monogramme ont été trouvés, la question a été définitivement tranchée. d'autant plus que d'autres monogrammes composés de lettres entrelacées d'une façon pareille et identiques quant à la forme ne peuvent que parler en faveur de la solution proposée. Il s'agit notamment du monogramme P. K. qui indique le même artiste, vu que van Aelst s'appelait Pieter Koecke. D'autres monogrammes me fournirent des preuves irréfutables concernant les maîtres tisseurs qui dirigeaient l'exécution des tapisseries destinées au Wawel. Il s'agit en particulier du monogramme W. que l'on voit reproduit le plus souvent sous celui de l'artiste dirigeant. Cette lettre W est surmontée d'un 4 gothique et on la voit sur nos plus belles tapisseries, ainsi sur la construction de l'arche, sur l'entrée dans celle-ci de Noë et de sa famille (cette pièce mesurant 8 m 95 cm de longueur est la plus grande du cycle entier), sur la scène du meurtre d'Abel par Caïn, enfin sur celle qui représente Noë à l'état d'ébriété (cette scène n'est pas mentionnée dans la description d'Orzechowski). Le monogramme W désigne Guillaume Pannemaker, le plus connu de tous les „tapisseries marchands“ de Bruxelles entre 1525 et 1575, celui qui dirigeait les tisseurs occupés à confectionner les „arras“ de Raphaël (1515—1519) au Vatican. D'après les recherches du docteur Friedländer, ce monogramme joint au même monogramme de Pierre van Aelst se trouve également sur le cycle de 9 tapisseries représentant

des scènes de l'histoire d'Abraham et de sa postérité, cycle dont le dr. Baldass a récemment publié de magnifiques reproductions d'après les originaux de Vienne. Sous le rapport du style, de la composition, des personnes et des types représentés par celles-ci, comme sous le rapport de la faune et de la flore, la série mentionnée offre des analogies frappantes avec les tapisseries du Wawel. Enfin sur l'une de deux tapisseries qui portent le monogramme P. K., j'ai réussi à trouver la marque d'encore un autre chef d'atelier textile, qui à côté Pannemaker travaillait à Bruxelles. Il s'agit de la marque de Jean van Tigen, élève du célèbre Guillaume, qui après s'être établi sur les bords du Rhin en Allemagne, finit par fonder un atelier de tapisserie à Wesel.

En présence de toutes ces recherches, ainsi que des résultats de la plus haute importance obtenus par M. Morelowski, en présence enfin de mes renseignements complémentaires, il est possible de reconstituer comme suit l'histoire des tapisseries du Wawel. C'est Bernard van Orley qui avant 1542 avait exécuté les cartons d'après lesquels ont été tissées les tapisseries qui nous occupent. Comme c'était le cas pour les scènes représentant les „Chasses de l'empereur Maximilien“ et la „Bataille de Pavie“, l'artiste les a sûrement peints aux couleurs à l'eau et ne leur a donné que de petites dimensions. Ensuite Pierre Koecke van Aelst en fit de grands cartons qu'il compléta certainement de nombreux détails; peut-être en abima-t-il même quelques-uns (p. ex. dans la scène représentant l'„Immolation des animaux destinés au sacrifice après le déluge“ et Noë en prière). Enfin il encadra les tapisseries de magnifiques bordures, sur le style desquelles M. Morelowski vient d'attirer l'attention. Pierre Koecke van Aelst a vécu jusqu'en 1550, par conséquent certainement jusqu'au moment où les tapisseries destinées au Wawel étaient près d'être achevées à Bruxelles, puisque déjà en 1553 elles se trouvaient à Cracovie et jouissaient d'une grande célébrité. C'est Guillaume Pannemaker, puis en qualité de remplaçant son élève Jean van Tigen, qui était chargé en premier lieu de diriger les travaux des tisseurs se servant de laine, de soie, d'or et d'argent pour confectionner les tapisseries.

Dans quelles circonstances et par quel intermédiaire ces tapisseries sont-elles venues de Bruxelles au Wawel, ces mêmes tapisseries que d'après la tradition Sigismond Auguste aurait payées 100,000 ducats or? Qu'il me soit permis de compléter les remar-

quables études de M. Morelowski par la réponse à cette question. Pour la donner, je dois revenir à l'histoire, surtout à la généalogie des Jagellons, ainsi que des Habsbourgs, et rappeler qu'à partir de l'année 1532 c'était Marie, reine de Hongrie, soeur de Charles Quint et depuis 1526 veuve de Louis Jagellon, tombé à la bataille de Mohacs, qui était gouvernante des Pays-Bas. Au nom de son frère elle administrait ce pays avec autant de fermeté que de sagesse et entourait les arts de sa protection. Bernard van Orley était peintre et portraitiste à sa cour, et c'est sur la commande de Marie qu'il exécuta les cartons devant servir aux „Chasses de l'empereur Maximilien“, de même qu'il faisait d'admirables verrières pour la cathédrale de Sainte Gudule à Bruxelles. Après sa mort Pierre van Aelst lui succéda au service de Marie, qui adorait les tapisseries et protégeait spécialement les ateliers qui les confectionnaient. Par son époux, Marie appartenait à la famille des Jagellons, aussi resta-t-elle fidèle au défunt jusqu'à la fin de ses jours et repoussa toutes les propositions de mariage qu'on lui faisait. Sigismond Auguste était cousin germain de son mari défunt et deux de ses épouses, la première et la troisième, c'est à dire Elisabeth et Catherine, étaient Autrichiennes, filles de l'empereur Ferdinand I, second frère de la reine Marie. En 1553 Sigismond Auguste avait pour son malheur épousé Catherine et c'est les appartements de celle-ci qu'ornaient les tapisseries du Wawel. C'est ainsi sans doute que les 24 tapisseries, dont 18 seulement se trouvent actuellement en Pologne, ont pris le chemin de Cracovie. Il se pourrait qu'un jour les archives de Bruxelles confirment à leur tour cette supposition qui paraît des plus vraisemblables.

-
14. KS. KONSTANTY MICHALSKI. *Źródła krytycyzmu i sceptycyzmu w filozofji XIV wieku. (Les sources du criticisme et du scepticisme dans la philosophie du XIV^e siècle).* Présenté dans la séance du 20 novembre 1922.

Dans la première partie de ce travail, l'auteur s'occupe des rapports réciproques entre les nombreuses rédactions des commentaires à Lombard (Scotus, Durandus, Jean de Mirecourt, Chatton, Guillaume Woodham) et s'appuie dans ses recherches sur les manuscrits de Cracovie, du Vatican et de Paris. Dans la seconde, il dé-

montre, que sous l'influence judéo-arabe (Algazel, Moïse Maimonide) on voit au XIV^e siècle le probabiliorisme, le probabilisme, voire même le fidéisme, régner dans le domaine de la métaphysique et en particulier dans la théodicée (en partie chez Thomas Sutton, Wilton, D. Scotus et en plein chez Ockham, Chatten, Guillaume de Rubione, Jean de Bassolis, Jean de Mirecourt et Nicolas d'Autrecourt). Dans la troisième partie, l'auteur présente ses idées personnelles sur l'évolution du problème des universaux au XIV^e siècle. Conjointement avec cette question, il traite dans la quatrième partie des rapports entre la connaissance intuitive et abstraite dans la philosophie de l'époque. Enfin la quatrième partie fournit la preuve, que parallèlement au courant mentionnée, on voit se former l'idée de la science positive moderne, issue de sources judéo-arabes. Cette évolution s'accomplit d'abord dans l'astronomie, ensuite dans la physique.

-
15. JERZY NOWOSIELSKI. **O proboszczach i parafjach według nowego kodeksu karnego.** (*Les curés et les paroisses d'après les nouveau Code de droit canon*). Présenté dans la séance du 16 octobre 1922.

L'auteur commence par un bref exposé de la signification du nouveau code de droit canonique dans l'histoire du droit ecclésiastique relatif aux paroisses et définit ensuite le sens des dispositions, qui dans ce code intéressent celles-ci. Il explique le rôle, que joue dans l'organisation générale de l'Église la paroisse, en tant qu'institution, décrit les différents types de celle-ci, son organisation propre et son caractère de personne civile. M. Nowosielski consacre une série de considérations aux changements concernant la paroisse, qu'introduit le nouveau code et distingue deux groupes principaux de dispositions relatives à ce sujet. Les unes sont des décisions en vue de supprimer certaines déficiences organiques de la paroisse et généraliser un certain type perfectionné de celle-ci; quant aux autres, elles sont des décisions, qui affermissent le pouvoir de l'évêque sur le curé et établissent les rapports entre eux sur une base plus conforme aux besoins modernes. En dehors des deux groupes mentionnés, l'auteur distingue des dispositions, qui n'introduisent pas de changements fondamentaux, mais se proposent avant tout d'écartier certains doutes relatifs aux droits et à la si-

tuation du curé. Pour finir, il constate, que la paroisse est une institution encore suffisamment vivante et que le nouveau code s'est borné à vouloir la perfectionner, sans y introduire aucun changement radical.

-
16. JÓZEF RAFACZ. *Zastępcy stron w dawnym prawie polskiem. (Les procureurs des parties dans l'ancien droit polonais)*. Présenté dans la séance du 25 septembre 1922.

Le droit de se faire substituer dans un procès, accordé au début dans cas isolés, fut étendu par les Statuts de Casimir le Grand à toute la population soumise au droit polonais.

Contrairement à ce qu'on voyait dans les pays occidentaux, on ne connaissait pas de prolocuteurs en Pologne. Nous pouvons distinguer des procureurs élus, des mandataires généraux et des mandataires spéciaux.

On exigeait du procureur d'autres qualités au moyen âge et d'autres dans les temps modernes. En ce qui concerne les procurations, on pouvait soit les déclarer de vive voix, soit les soumettre par écrit. Dans ce dernier cas, il faut distinguer la procuration donnée par la partie, de celle attestée par une lettre du roi.

La procuration expirait (au moyen âge) au moment de la mort du mandant, de même lorsque la cause était jugée et après que le temps de l'exercice du mandat s'était écoulé; naturellement elle expirait aussi par suite de la mort du procureur. La durée de la procuration était fixée par la loi à un an et six semaines.

-
17. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ. *Nowe źródło ikonograficzne do legendy o św. Stanisławie z XII w. (Neue ikonographische Quelle aus dem XII Jahrh. zur Legende vom hl. Stanislaw)*. Présenté dans la séance du 11 avril 1922.

Den Gegenstand der folgenden Bemerkungen bildet ein altertümliches Taufbecken in der Kirche zu Tryde (in Schonen, Südschweden), welches mit figuralen Basreliefs bedeckt ist, in denen der hervorragende schwedische Kunsthistoriker, Professor Johany

Roosval, Szenen aus der Legende vom hl. Stanislaw erblickt hat¹⁾. Dieses Taufbecken, eines der vorzüglichsten Werke der romanischen Plastik in Schweden, welches von den älteren Gelehrten (Brunius, H. Hildebrand) und von den jüngeren (Lars Tynell, Rydbeck) übereinstimmend dem XII. Jahrh. zugesprochen wird, hat deren Neugierde infolge der Rätselhaftigkeit des Gegenstandes seiner Skulpturen seit langem geweckt. Erst Prof. Roosval hat in einem den mittelalterlichen kulturell artistischen Beziehungen Schwedens und Dänemarks mit dem Osten und insbesondere mit Polen gewidmeten Artikel²⁾, der in der Publikation *Konsthistoriska Sällskapets Publikation* vom J. 1917 erschien, die Vermutung aufgestellt, dass die das Taufbecken bedeckenden Skulpturen in einem Zusammenhange mit der polnischen Legende vom hl. Stanislaw stehen könnten. Die Hypothese Prof. Roosvals ist für den polnischen Geschichtschreiber geradezu eine Revelation, denn wenn sie sich als begründet erwiese, würden wir das älteste bekannte ikonographische Denkmal dieser Legende gewinnen, das ihrer ersten Niederschrift um mehrere Jahrhunderte vorausginge; zugleich würden wir eine neue Quelle zum geheimnisvollen Problem des hl. Stanislaw erringen. eine Quelle von unschätzbarem Wert angesichts der Armut der Quellen, zumal sie dem Alter nach gleich nach Gallus und noch vor Kadłubek rangieren würde. Wenngleich also die Entdeckung des schwedischen Gelehrten im ersten Augenblicke unwillkürlich Misstrauen und Skeptizismus hervorruft, so nimmt doch die Sache bei näherer Betrachtung der Abbildungen der Skulptur und nach genauer Erforschung der einschlägigen Literatur, namentlich der anderen Arbeiten Professor Roosvals und Lars Tynells über chwedische Taufbecken, einen ernsteren Charakter an und erlegt dem polnischen Geschichtschreiber die Pflicht auf, sowohl das Denkmal selbst, als auch die mit ihm in Verbindung stehenden historischen Einzelheiten zu untersuchen.

¹⁾ Auf die Entdeckung des Prof. Roosval machte bei uns zuerst Prof. Z. Batoski aufmerksam in einem Artikel „Auf der Spur der schwedischen Kunstforscher“ (Przegląd Warszawski vom J. 1921, Heft 1), er irrt nur, wenn er angibt, Roosval verweise das Taufbecken zu Tryde in das XIV. Jahrh., während dieser tatsächlich die zweite Hälfte des XII. Jahrh. als die Zeit der Entstehung des Beckens bezeichnet.

²⁾ Der Titel des Artikels lautet: Sveriges och Danmarks östliga konstförbindelser under medeltiden.

Das Taufbecken in Tryde ist das Werk eines gotländischen Bildhauers aus der zweiten Hälfte des XII. Jahrh. Es hat dies Prof. Roosval in dem monumentalen, herrlich illustrierten, im J. 1919 in deutscher Sprache erschienenen Werke „Die Steinmeister Gotlands“ dargelegt und gründlich nachgewiesen. In dieser Arbeit schildert er unter Benützung breitangelegter Vergleiche die künstlerische Tätigkeit der gotländischen Meister der Bildhauerei und der Baukunst, die im XII. und den noch folgenden zwei Jahrhunderten beinahe das ganze Bassin der Ostsee mit Werken ihres Meissels: Portalen, Giebelfeldern, Grabmälern und vor allem mit reichgeschnitzten Taufbecken versahen. Die gotländischen Taufbecken drangen sogar bis zur Weichsel vor, wie dies Prof. Roosval in einem anderen Artikel¹⁾ dargetan hat, indem er die innigste Verwandtschaft der aus dem Ende des XIII. oder dem Anfang des XIV. Jahrh. stammenden Taufbecken in den Kirchen zu Graudenz und Kulm mit den gleichartigen Taufbecken in den Kirchen zu Fröjel (Gotland), Ystad (Schonen) u. A. nachweist.

Indem er die einzelnen Typen der Taufbecken gruppiert, ist Prof. Roosval bestrebt, die Werkstätten, aus denen sie hervorgingen, zu entdecken und die Zeit ihrer Entstehung zu bestimmen; manchmal ist er sogar imstande, den Namen des Meisters anzugeben, beim Mangel entsprechender Daten bezeichnet er ihn wenigstens mit einer charakteristischen Benennung (z. B. Bysantios, Semibysantios u. ä.). Auf diese Weise und auf Grundlage von mühseligen und gründlichen Studien stellt der Verfasser die Geschichte der gotländischen Bildhauerei zusammen, wobei er die Einflüsse der westlichen und der östlichen Kunst darlegt, die auf ihre Entwicklung gewirkt haben.

Den Schöpfer des uns interessierenden Taufbeckens in Tryde bezeichnet prof. Roosval mit der Benennung Anonymus Majestatis, denn das charakteristische Motif bei der Mehrzahl der erhaltenen Werke dieses dem Namen nach nicht bekannten Meisters²⁾ ist die sog. Majestas Domini (d. h. die Gestalt des in Majestät thronenden Christus), die sich in nahezu identischer Gestalt sowohl in den

¹⁾ Gotländska forskningar in der Zeitschrift „Kult och konst“ vom J. 1908, S. 89—105.

²⁾ Es haben sich ungefähr 16 Taufbecken erhalten, ausserdem ein Sarkophag in Härad, das Portal und die Skulpturen der Kirche in Hablingbo, endlich die Überreste des Portals und der Skulpturen der romanischen Kirche in Tryde.

Taufbecken, als auch in anderen Denkmälern wiederholt, die unter seinem Meißel hervorgingen. In dem erwähnten Werke „Die Steinmeister Gotlands“ bietet der Verfasser eine ausgezeichnete Charakteristik der künstlerischen Tätigkeit des Anonymus, er weist den Einfluss anderer gotländischer Meister (Hegwaldr, Bysantios) auf dessen Kunst nach und zergliedert eingehend den ikonographischen Inhalt seiner Werke, wobei er für das Taufbecken in Tryde die Legende vom hl. Stanislaw bereits ohne Vorbehalt annimmt. In dieser Hinsicht folgt Lars Tynell in dem letzten Hefte der prachtvollen, den mittelalterlichen Taufbecken Schonens gewidmeten Publikation¹⁾, dem Prof. Roosval, wobei er dessen Bemerkungen mit eigenen Beobachtungen ergänzt. Den Zeitraum der Wirksamkeit des Anonymus Majestatis begrenzt Roosval mit den Jahren 1165 bis 1200, Lars Tynell setzt ihn sogar etwas früher an, zwischen 1150 und 1185. Das Taufbecken in Tryde ist wahrscheinlich bald nach 1160 entstanden, in welche Zeit die Stiftung der Kirche in dieser Ortschaft fällt.

Indem wir zur Beschreibung der die Wände des Taufbeckens bedeckenden Skulpturen schreiten, stützen wir uns auf die ausgezeichneten Lichtdrückbilder in dem erwähnten Werke des Prof. Roosval, ferner auf die zinkotypischen und Linear-Illustrationen in der Publikation Lars Tynells.

Das Taufbecken hat den gemeinsamen Typus mit anderen gotländischen Taufbecken aus dem XII. Jahrh., indem es aus zwei Teilen besteht, d. i. einer zylindrischen Schale, die nach unten in einen Regelstumpf übergeht und sich mittels eines walzenförmigen Knotens mit dem kegelförmigen Fusse verbindet, welcher mit den für gotländische Taufbecken charakteristischen, gegenüberstehend angebrachten Köpfen von tierischen und menschlichen Ungeheuern versehen ist. Diesen vier aus der glatten Oberfläche des Fusses herauspringenden Köpfen entsprechen auf der Aussenseite der Schale vier Paare menschlicher, in lange, feierliche Gewänder gehüllter Gestalten, die wahrscheinlich die Familie des Stifters darstellen. Den Rest der Oberfläche sowohl der Schale als auch des Fusses füllt ein figurales Basrelief aus, das mit der Legende vom König und vom Bischof in Verbindung steht.

Von den vier auf der Taufbeckenschale angebrachten Szenen

¹⁾ Skanes medeltida dopfuntar, Heft 4, S. 180 (erschienen im J. 1921).

übergehen wir die eine, die das konventionelle Motif *Majestatis Domini* darstellt, und gehen zu den Szenen der Legende selbst über. Die erste dieser Szenen ist die Erweckung aus dem Grabe. Der Tote, in Gestalt eines Skeletts, hat sich im Sarkophag gesetzt und hebt mit beiden Armen den Deckel des Sarges empor. Eine hinter ihm stehende Gestalt in langem Gewande (jedenfalls nicht in bischöflicher Tracht) stützt ihm das Haupt, während ihre zweite Hand mit der Gebärde des Segnens den Sarkophagdeckel berührt. Auf der anderen Seite, zu Füßen des Wiederweckten, stehen zwei Personen, die im Gespräch begriffen sind und die dem sich vollziehenden Wunder wenig Aufmerksamkeit widmen. Aus den Wolken senkt sich die Hand Gottes und segnet den Erwecker. Höchst interessant ist die zweite Szene, die die Vorführung des Toten vor den König darstellt. Hier führt schon der Bischof in Pontifikalkleidern das Skelett an der Hand, bei dessen Anblick der König, der stehend und mit der Krone auf dem Haupt dargestellt wird (welche auffallend an die Krone auf den Denaren Boleslaws des Kühnen erinnert) unter dem Eindrucke des Wunders das Haupt senkt, indem er mit der einen Hand sich den Anblick verdeckt, während er mit der zweiten den Bischofsstab ergreift. Vor ihm fällt irgend eine Gestalt vor Schrecken zu Boden und zeigt mit dem Finger auf die Leiche. Die dritte Szene stellt das Gericht des Königs über den Bischof dar. Der König, mit derselben Krone wie im vorigen Relief, mit dem Schwerte in der Rechten, sitzt auf dem Throne und berührt mit der linken Hand den Bischof, der vor ihm „in pontificalibus“, mit dem Heiligenschein um das Haupt, steht. Auf der anderen Seite des Bischofs steht ein Diener (Scharfrichter) mit einem Beil. Auf dem Fusse des Taufbeckens lassen sich zwei, übrigens ziemlich verwischte Szenen unterscheiden, die zweifellos im Zusammenhang mit dem ganzen Zyklus stehen. In der einen übergibt der auf dem Throne sitzende König irgend einen Gegenstand (nach Lars Tynell — eine Blume) einer Person, von der es unbestimmt ist, ob sie Mann oder Frau ist (wie Tynell meint¹⁾). Die zweite Szene stellt das Infernum dar, worin den seine Schulden abbüssenden König der zu seinen Füßen liegende Teufel umfaßt hält.

¹⁾ Es könnte auch ein an einem Gürtel angebrachtes Siegel sein (als sogenanntes „*sigillum citationis*“), welches der König dieser Person zum Zwecke der Vorladung des Bischofs vor sein Gericht einhändigt.

Die Erweckung eines Toten behufs Ablegung eines Zeugnisses vor Gericht ist ein häufiges Thema der mittelalterlichen Hagiographie. Doch unter den Legenden dieser Art entspricht keine mit solcher Treue dem auf dem Taufbecken zu Tryde dargestellten Zyklus, wie die Legende vom hl. Stanislaw und vom Peter aus Piotrowin¹⁾. Die ihr dem Thema und den näheren Einzelheiten nach am nächsten stehende Legende vom hl. Fridolin, einem irländischen Mönch des Klosters in Säcking (am Oberrhein), dem Apostel der Alemannen, stimmt in den prinzipiellen Momenten mit den Szenen unserer Skulptur nicht überein (hier ist der Erwecker ein Bischof und dort ein Mönch, hier findet das Gerichtsverfahren vor dem König, dort vor dem Landgrafen statt), obwohl man die Möglichkeit einer gewissen Einflussnahme der Legende vom hl. Fridolin auf das Entstehen der Legende vom hl. Stanislaw nicht ausschließen darf. Und geradezu unverständlich in der Legende vom hl. Fridolin wäre die Szene des königlichen Gerichtes über den Bischof, eines Gerichtes, das das Haupt des Verurteilten mit der Märtyrer-Aureole umgeben hat. Diese Szene im Zusammenhange mit den früheren kann — der Ansicht des Verfassers nach — nur das Gericht des Königs Boleslaw des Kühnen über den Bischof Stanislaw darstellen und, was hier einen besonders wichtigen, die obige Vermutung unterstützenden Umstand bildet, die Idee des Gerichtes entspricht aufs vollkommenste den Anschauungen des XII. Jahrhunderts, aus welchem das Denkmal zweifellos stammt, indem sie wörtlich mit dem Berichte des Gallus übereinstimmt, dass der König *pontificem truncationi membrorum adhibuit*²⁾. Die Gestalt des Scharfrichters mit dem Beile bestätigt diesen Bericht, wornach hier ein Zerhacken der Gliedmassen nicht aber etwa eine Enthauptung stattfinden sollte, in welchem letzterem Falle der Scharfrichter nicht mit dem Beile, sondern — wie auf andern Taufbecken in der Szene der Enthauptung des hl. Iohannes — mit dem Schwerte abgebildet würde. Die glänzende intuitive Interpretation Wojciechowski's, dass über den Bischof ein Gerichtsspruch gefällt worden sei, der ihn zum Zerhacken der Gliedmassen verurteilte, findet in den Skulptu-

¹⁾ Unterschiede kommen nur in minderwichtigen Einzelheiten vor.

²⁾ Respectively wie Saenger im *Żurn. min. nar. prosw.* 1905 liest: *adtribuit*.

ren des Taufbeckens zu Tryde eine gewichtige Bestätigung und eine herrliche Illustration.

Lässt sich aber der Ort und die Zeit der Entstehung des Taufbeckens mit der Tatsache in Einklang bringen, dass in Polen die Legende vom hl. Stanislaw erst im vierten Jahrzehnt des XIII. Jahrhunderts niedergeschrieben wurde? Diesfalls sieht das Verf. kein grundsätzliches Hindernis der Annahme, dass diese Legende bereits im XII. Jahrhundert entstanden ist, u. z. auf Grund jener religiösen Verehrung, mit der die Dynastie des Władysław Herman, deren Schicksale sich mit der Wawel-Tragödie am stärksten verflochten, den Krakauer Bischof schon früh umgeben hat. Hat doch schon zu Zeiten Hermans die feierliche Überführung des Märtyrereibes zur Kathedrale (im J. 1088) den Beginn eines Kultes hervorgerufen, der sich, dank der Unterstützung der Dynastie, entwickeln konnte, zumal in dem Augenblicke, als Krakau die Hauptstadt von Polen wurde.

Für eine solche Annahme spricht auch in gewichtiger Weise die Feststellung dynastischer Verbindungen zwischen den Piasten und den regierenden skandinavischen Häusern in den zweiten Hälfte des XII. Jahrh., welche Verbindungen uns überdies die Tatsache einer Wanderung der Verehrung des hl. Stanislaw bis nach Schonen erklärlich machen.

Auf dieses Moment hat bereits Prof. Roosval aufmerksam gemacht, indem er auf die der polnischen Geschichtschreibung nicht bekannte Gestalt Boleslaws, des Bruders des schwedischen Königs Karl Svekerson, hinwies. Dieser wertvolle Umstand lässt sich in der Richtung ergänzen, dass die Mutter des Boleslaw und des Karl und die Gattin des schwedischen Königs Sverker († 1155) jene Riksa war, die Tochter Boleslaw Krzywoustys, die in erster Ehe mit dem dänischen König Magnus († 1134) verheiratet war ¹⁾.

Deren Tochter Sophie (aus der zweiten Ehe, mit Vladimir Wsjevolodowicz, Fürsten von Nowgorod) heiratete im J. 1154 Waldemar den Grossen, König von Dänemark (1157—82). Auf diesem Wege also, durch Riksa, eventuell durch Sophie, konnte der Kult des hl. Stanislaw bis nach Schonen, welches damals zu Dänemark gehörte, wandern und seine Abbildung in den Skulpturen des Taufbeckens zu Tryde finden. Es kann auch sein, dass der in jener

¹⁾ Balzer, Genealogie der Piasten, S. 144 ff.

Zeit allgemein bekannte, übrigens analoge Fall der Tötung des hl. Thomas Becket, Bischofs von Canterbury (1170), der bereits zwei Jahre später kanonisiert wurde, den Anreiz zur bildhauerischen Darstellung der Szenen aus der Legende vom hl. Stanislaw gegeben habe ¹⁾.

Die Skulpturen des Taufbeckens in Tryde werfen auch ein interessantes Licht auf Kadłubek, der mit Bewusstsein (aus Gründen, auf deren nähere Besprechung hier nicht eingegangen wird) die Legende vom Peter übergehend, dem offenbar ziemlich stark entwickelten Kult des hl. Stanislaw Ausdruck gibt, indem er ihn mit einer Aureole der Heiligkeit umgibt, die der gotländische Bildhauer schon mehrere Jahrzehnte vorher in der Szene des Gerichts über den Bischof festgelegt hat.

18. TADEUSZ SINKO. *De traditione orationum Gregorii Nazianzeni, pars altera: de traditione indirecta.* Présenté dans la séance du 10 avril 1922.

Als Fortsetzung seiner Studien über die handschriftliche Überlieferung der Reden des hlgn Gregor von Nazianz untersucht der Verfasser die mittelbare Überlieferung in Zitaten u. Erwähnungen und befasst sich vorerst mit den sogenannten Nonninishen Historien zu or. 39. 43, 4, 5. Migne, die er mit der Familie M verbindet und auf Anfang des VI Jahrhunderts datiert, auf die Zeit, in welcher die Polemik mit den Heiden noch gewissermassen aktuell war. Ihren Platz auf den Margines der Reden müssten diese Historien um die Mitte des VI Jahrh. den ältesten Scholien abtreten, die sich vorzüglich mit Erklärung der dogmatischen Stellen befassten, die von verschiedenen Häretikern beanstandet wurden. Der Scholiast trieb auch gelegentlich Textkritik, bei der er sich eines alten Apographon (etwa aus der Mitte des V Jahrh.) bediente, das aber keinen unmittelbaren Archetypus von M und N darstellt, sondern eine schon mit *varietas lectionis* versehene Ausgabe, die

¹⁾ Unter den Gestalten der Stifter, die paarweise an vier Seiten der Schale des Taufbeckens dargestellt sind, hat man Mitglieder verwandter Dynastien zu suchen. Eine von ihnen stellt zweifellos eine königliche Persönlichkeit dar, sie hält nämlich eine Krone in der Hand. Es könnte unter ihnen auch Boleslaw Krzywousty sein, doch fehlt es an Sicherheit in dieser Hinsicht.

uns bei Rufin entgegentritt. Für M sind wichtig die Zeugnisse des Dorotheus Abbas vom Ende des VI Jahrh und des Maximus Confessor vom VII Jahrh. Jener Johannes, Erzbischof von Cyzicus, der dem Maximus verschiedene Stellen der Reden zur Erklärung vorlegte, bediente sich, wie die Akoluthie der Reden und ihre Titel bezeugen, einer Handschrift, die zur Familie N gehört. Diese Ausgabe musste also im VII Jahrh. gefertigt worden sein.

Aus den Pseudo-epigrapha untersucht der Verfasser drei dogmatische Schriften, die aus den Reden Gregors von Nazianz excerptiert sind und deshalb mit seinem Namen verbunden worden sind. Es ist der *Διάλογος τῶν ἁγίων Βασιλείου καὶ Γρηγορίου* „de invisibili dei essentia“, wie ihm der erste Herausgeber, Giebertus Genebrandus (1575), taufte, überliefert im Coisl. 120, s. X; weiter *Σύνοψις ἀκριβεστάτη τῆς ἀνωμότητος ἡμῶν πίστεως* (überliefert u. a. in Vat. gr. 875, s. XIV), endlich *περὶ τῆς ρείας καὶ ἀκαταλήπτου Χριστοῦ θεότητος καὶ τῆς ἐνσαρκίας αὐτοῦ οἰκονομίας* (Vat. gr. 850, s. XIII/XIV). Das letztere Schriftchen führt zu der umfangreichen Aporienliteratur, die mit dem Namen Gregors von Nazianz in den Handschriften verbunden wird. Es sind meistens Produkte der byzantinischen Scholastik des XI u. XII Jahrhunderts, die unter den Zeugnissen der Reden leicht zu entbehren sind.

-
19. LEON STERNBACH: *Wpływy aleksandryjskie i poaleksandryjskie u Grzegorza z Nazjanzu. (Les influences alexandrines et de l'époque suivante chez Grégoire de Nazianze)*. Présenté dans la séance du 11 décembre 1922.

En dehors de la façon dont nous ont été transmis les manuscrits, les travaux concernant les poèmes de Grégoire de Nazianze doivent encore tenir compte des différentes sources intermédiaires qui jouent un rôle important dans la critique et dans l'exégèse du texte. Il s'agit ici notamment des paraphrases en prose, ainsi que des gloses des lexicographes, des citations des écrivains postérieurs, surtout des gnomologues, enfin des réminiscences trouvées chez les imitateurs. Les recherches sur les liens de dépendance unissant Grégoire aux auteurs plus anciens, en particulier aux poètes dont la lecture avait exercé une influence sur sa Muse, sont également

d'un grand secours pour fixer les textes et interpréter les différents passages.

Ce n'est que l'observation de cette méthode qui permet à l'éditeur de se soustraire à la tentation d'uniformiser le texte, tentation d'autant plus dangereuse, que Grégoire manifeste la tendance à répéter les mêmes vers ou demi-vers sous une forme légèrement modifiée. Seule la connaissance des différentes influences en jeu est capable d'expliquer les fluctuations de la sémasiologie des mots, seule aussi l'étude approfondie de la méthode de profiter de la poésie plus ancienne peut expliquer certaines manifestations d'idées en apparence originales, ou l'emploi de néologismes bizarres.

Différent sous ce rapport des autres épigones, Grégoire ne prend pas un auteur unique comme guide principal; au contraire, nous avons plutôt l'impression qu'il cherche à faire étalage de connaissance très étendues de la littérature du passé, cependant les influences agissant sur lui sont tellement variées, qu'involontairement l'idée nous vient à l'esprit qu'il a dû puiser dans des extraits phraséologiques qu'il avait eu soin de préparer lui-même et qu'avant de composer de plus grands poèmes, il devait se rafraîchir la mémoire par la lecture d'oeuvres poétiques remarquables. Cette supposition est confirmée par l'observation, que c'est de cette manière que Grégoire tire profit de ces propres écrits, et qu'il répète différents „lumina orationis“ dans des chants séparés entre eux par une série d'années.

Grégoire s'adonnait avec encore plus d'ardeur qu'à l'étude des auteurs classiques à la lecture des poètes de l'époque alexandrine et de la période suivante. Chez un auteur du IV^e siècle de notre ère cette prédilection ne peut guère étonner et doit paraître très naturelle. Il connaît tous les grands poètes du III^e et du II^e siècle avant J. Chr., aussi leurs oeuvres nous permettent-elles d'étendre la base de nos recherches. Ainsi Callimaque et Apollonius de Rhodes, Aratus et Nicandre, Théocrite et Moschus, enfin Lycophron, représentant le plus en vue de la poésie iambique, lui sont tous familiers. De tous ces auteurs Callimaque a exercé la plus forte influence sur Grégoire et c'est à lui qu'il a emprunté une quantité de détails du coloris de l'expression et toute une série de motifs. La chasse à de nouveaux fragments du Cyrénéen, tellement en vogue parmi les philologues, pourrait trouver un large champ d'exploits dans les écrits de notre poète, surtout si nous faisons appel

à Nonnos de Panopolis, dont les nombreuses concordances avec Grégoire doivent être considérées non comme autant de preuves de l'influence exercée par celui-ci, mais bien comme manifestation d'une dépendance commune de la poésie plus ancienne et en premier lieu des oeuvres de Callimaque.

A côté de Callimaque, Nicandre de Colophon était l'auteur préféré de Grégoire. Ce n'était pas sans doute le langage embrouillé, plein d'expressions obscures de cet auteur qui le charmait surtout, car il cherchait plutôt dans le contenu varié de l'oeuvre de Nicandre des détails mythologiques et des connaissances de la nature, dont il aimait à émailler ses écrits. La glossomanie du vocabulaire de Nicandre n'avait pas non plus repoussé Ovide, qui dans ses *Métamorphoses* n'avait pas dédaigné de puiser à la source du poème *ἑτεροιούμενα*, comme elle n'avait pas rebuté Virgile, qui dans ses *Georgiques* avait su profiter des *Γεωργικὰ* et des *Μελισουργικὰ* du poète grec. Différents critères justifient la supposition que dans ces domaines Grégoire avait également pris Nicandre pour maître, malheureusement la perte des oeuvres originales ne nous permet de reconstituer que par voie d'inférence les restes du modèle primitif; toutefois l'étude de certains traits caractéristiques de la diction, que Grégoire n'a pu emprunter qu'à Nicandre, fournissent un appui solide à cette conjecture. La comparaison des poèmes de Grégoire avec les oeuvres de Nicandre parvenues jusqu'à nous, notamment avec les *Θηρικὰ* et les *Ἀλεξιφάρμακκα*, est la preuve que cette méthode ne nous écarte pas du droit chemin.

Si les maigres fragments des anciens poètes de l'époque alexandrine représentaient le seul sujet de nos études comparées, on pourrait encore retrouver dans Grégoire de faibles reflets des élégies d'Alexandre l'Étolien, de Philétas, d'Hermésianax et de Phanocles; il serait également loisible d'y constater des traces plus apparentes laissées par les poèmes épiques de Rhianus et d'Euphoriion, cependant notre auteur lui-même étend le domaine des recherches, vol. XXXVII col. 1312 v. 71 sqq. (Migne) et oppose ses oeuvres à la poésie ancienne. L'analyse critique nous mène au résultat qu'en dehors de l'Iliade (*μέλω δ'ὸ Τροίην*), les oeuvres suivantes entrent ici en ligne de compte: les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes (*οὐκ εὖπλοον οἷα τις Ἀργώ*), l'épopée sur Méléagre (*οὐδὲ σὸς κεραλήν*), la *Ἡρακλειὰς* de Rhianus de Crète (*οὐ πολλὸν Ἡρακλέα*), l'ouvrage *Λιθικὰ* de Nicandre de Colophon (*οὐκ ἀγὰς*

λιθάκων), les Phénomènes d'Aratus (οὐ δρόμον οὐρανίων), Ἰέρωτες ἢ καλοὶ (οὐδὲ πόθων μελπω μανίην καὶ κάλλος ἐφήβων) de Phanocles; enfin dans le vers οὐ γῆς εὐρέα κύκλα ὅπως πελάγεσσιν ἄρησεν nous voyons un résumé du poème Τριχθονία de Néoptolème de Parion. Tous ces écrits proviennent du III^e et du II^e siècle avant J. Chr., or l'oeuvre littéraire de Grégoire nous offre de nombreux faits pouvant être mis en rapport avec les ouvrages perdus.

Nous savons à présent, grâce aux papyrus d'Oxyrynchos, que dans le nombre des auteurs du III^e siècle avant notre ère il faut également compter le poète méliāmbique Kerkidas de Mégalopolis. Les éditeurs des fragments de ce poète connaissent la citation de Grégoire col. 723 v. 595 sqq., cependant ils ne l'ont ni comprise, ni ils ne se sont aperçus que celui-ci paraphrasait assez souvent la même sentence de Kerkidas; ils ne savaient pas non plus que Grégoire, col. 1094 v. 938, s'était servi du vers de Kerkidas fr. 2, 6 (Bergk).

C'était Parthénios de Nicée qui au I^{er} siècle avant J. Chr. était le représentant le plus éminent de la poésie alexandrine; or il suffit de confronter le fragment 22 (Martini) avec les mots, col. 896, 157, ἄλλη δ'αὖ ποταμοῖο κλοῖς ἐπεμήνατο ρεῖθροις, pour se rendre compte que Grégoire le connaissait également.

S'il s'agit de la poésie postérieure à la période alexandrine, il faut noter le fait que Grégoire connaît tous les écrits poétiques plus importants des trois premiers siècles de notre ère, qui sont parvenus jusqu'à nous. Il connaît par conséquent Denys le Périégète et les deux Oppien, les poésies astrologiques de Maximos et de Manéthon, le Pseudo-Phocylide, les oracles sibyllins, la collection des poèmes orphiques, enfin les Posthomériques de Quintus de Smyrne, qui peut-être appartiennent déjà au IV^e siècle. Par contre nous ne trouvons chez lui aucune trace de la lecture des fables de Babrios, circonstance sur laquelle il nous faut appuyer avec d'autant plus d'insistance, que Crusius célèbre Grégoire comme lecteur des choliāmbes de cet auteur.

De tous les poèmes cités c'est Oppien, l'auteur des Halieutiques, qui a exercé la plus grande influence sur Grégoire; c'est lui qui l'a initié à une foule de détails du domaine de la zoologie et qui l'a encouragé à imiter la phraséologie. Ce qui reste de la poésie de la période postérieure à l'époque alexandrine nous permet pourtant de retrouver le poète qui a été un des principaux inspirateurs

de la Muse de Grégoire. C'était Naumachios d'Épire, dont nous possédons à peine 73 vers.

D'aussi maigres fragments peuvent ainsi faire jaillir des flots de lumière; reste encore la réponse à la question, si Grégoire lui-même a été influencé par les petits poèmes. Cette réponse nous est donnée par les passages, dont il résulte qu'il connaissait la littérature des oracles et que l'épigrammatique grecque lui était absolument familière.

-
20. WŁADYSŁAW STUDNICKI: *Archiwa państwowe w Wilnie w okresie wojennym i ich stan dzisiejszy (1914—1920)*. (*Les Archives de l'État à Wilno à l'époque de la guerre 1914—1920 et leur état actuel*). Présenté dans la séance du 15 mai 1922.

L'auteur fait précéder le tableau des vicissitudes que le sort avait réservées aux Archives de l'État à Wilno d'une brève description de leur organisation et de leur contenu. La plus grande partie de ces archives, organisées comme l'étaient celles des autres parties de l'empire russe, avait été reléguée entre 1870 et 1880 dans la vaste église affectée autrefois aux Franciscains (dans la rue Trocka, quartier dit „Piaski“). Placées dans la charpente des échafaudages immenses s'élevant à l'intérieur de l'église, ces archives comprenaient d'après le nombre des étages, cinq sections différentes, qui cependant ne dépendaient pas d'une administration commune, de sorte que chaque section était soumise à une autre catégorie d'autorités centrales. Ainsi 1^o) le rez-de-chaussée était réservé aux archives du Gouvernement Général et à celles des administrations des différentes provinces (gouvernements); 2^o) le 1^{er} étage était occupé par les archives judiciaires des différentes administrations de l'ancienne province (gouvernement) de Wilna; 3^o) au II^e étage se trouvaient les dossiers de l'ancienne Trésorerie; 4^o) au III^e c'étaient les archives du Contrôle de l'État, enfin 5^o) au quatrième on avait relégué les archives de l'administration des domaines de l'État. Vers la fin du XIX siècle, de tout cet ensemble, et en particulier des Archives de l'administration du Gouvernement Général on avait séparé les pièces et les dossiers concernant la personne et les fonctions du Comte Murawiew, pour en former des archives à part portant le nom de celui-ci. Cette col-

lection jointe au musée des souvenirs de l'insurrection de 1863—64 et d'autres mouvements nationaux polonais en Lithuanie avait été déposée dans les dépendances du magnifique palais habité par le gouverneur général, affecté anciennement (dépuis l'évêque I. Masalski) aux évêques de Wilno, et appelé aujourd'hui Palais de la Résidence. Bien avant déjà, en vertu d'un ukase impérial de l'année 1852, on avait établi dans le palais de l'ancienne Université les Archives des Documents Anciens, appelées Archives Centrales. Celles-ci contenaient les dossiers tirés des différents tribunaux de tout le territoire de l'ancien Grand Duché de Lithuanie, dossiers datant par conséquent de l'époque de la République Polonaise indépendante. On y avait joint en plus les actes ultérieurs aux partages de la Pologne, jusqu'à l'an 1799. En 1887 on y réunit les archives des tribunaux du palatinat de Lublin (4822 registres), sous prétexte qu'une partie du territoire de cette province, voire même la ville de Lublin elle-même, était en réalité un pays russe et que par conséquent leur centre administratif devait se trouver soit à Kiew, soit à Wilno.

I. Quelques mois après les débuts de la guerre, les autorités russes firent évacuer une partie assez importante des trésors énormes que contenaient les archives, les bibliothèques et les collections de la ville. a) De la Bibliothèque Publique, actuellement nommée Bibliothèque de l'Université, les Russes emportèrent tous les vieux parchemins qui provenaient surtout des Archives Centrales des Documents Anciens; ils prirent également plusieurs armoires remplies de manuscrits, les incunables, ainsi que différentes pièces imprimées, aussi rares qu'anciennes, provenant du territoire du Grand Duché de Lithuanie avant les partages de la Pologne. b) Du Musée et des Archives dites de Murawiew ils emportèrent tout le Musée proprement dit; ils s'emparèrent surtout des documents relatifs aux arrêts de morts ainsi que des dossiers de „la section politique soumise au gouverneur général“. c) De l'église des Franciscains on enleva une grande partie des archives mentionnées au n^o 1, ainsi que toutes les listes énumérant les actes laissés; de la section citée au n^o 2, on emporta les dossiers en rapport avec les événements postérieurs à l'année 1912 et avec les affaires d'intromission, surtout pendant le période de 1850 à 1870. d) En ce qui concerne les autres archives, elles subirent les pertes suivantes: celles de la Commission pour le Règlement des affaires

agaires disparurent entièrement, de même qu'une partie des documents de l'Institut Graphique et des archives de la Banque de Secours aux Petits Cultivateurs; le même sort fut réservé aux archives de la Banque de la Noblesse, de la Direction des Chemins de Fer de l'État, de la Direction des Voies de Communication et des Postes. Seuls les dossiers plus anciens du Comité Centrale de Statistique à Wilna restèrent intacts; quant aux documents conservés aux archives de l'administration de la province (gouvernement) à l'ancienne église des Franciscains et quant aux archives de la Délégation de la Noblesse, on en emporta les registres et on en prit certains actes d'une valeur plus considérable. e) Ainsi que l'indique la liste détaillée des pertes, que l'auteur a dressée, ce sont les Archives Centrales des Documents Anciens qui souffrirent le plus cruellement. En effet, on emporta les registres de la Cour Suprême du Grand Duché de Lithuanie (1662)¹⁾, du Tribunal Lithuanien du Fisc (1640), de la Commission Fiscale de Lithuanie (1638); les registres des transactions foncières, des ordonnances royales et privilèges (1509), des inventaires (1567); les registres du „grod“ à Wilno (1574) et de la municipalité (1511); les registres du „grod“, du Tribunal des nobles et du Tribunal Municipal à Lida (1666), les registres du Tribunal Municipal à Merez (1598), les registres concernant les questions de la délimitation des propriétés foncières de Troki (1515), ainsi que ceux du Tribunal des Nobles et du Tribunal du „grod“ (1657); les registres du Tribunal des Nobles et du Tribunal Municipal de Grodno (1539); les registres du Tribunal des Nobles et du Tribunal du „grod“ de Brzesé (1566), ainsi que ceux concernant les questions de la délimitation des propriétés foncières (1584); les registres du Tribunal des Nobles et du Tribunal du „grod“ de Słonim 1555). Disparurent également les registres des inventaires, des titres et des taux des contributions des districts de Grodno (1558), de Słonim (1580) de Kobryn (1558) et de Brzesé (1566), ainsi que les registres du Tribunal des Nobles et du Tribunal du „grod“ de Mińsk. Il faut enfin noter la disparition de différents dossiers dont la plupart du XVI^e et du XVII^e siècle, concernant les villes suivantes: Mozyr, Nowogródek, Pińsk, Ihumén, Borysów, Bobrujsk, Sto-

¹⁾ Les chiffres entre parenthèses indiquent l'année à partir de laquelle les registres suivants font défaut. Note de traducteur.

łowicze, Słuck, Rzeczyca, Kowno, Wilkomierz, Wołkowysk, Szawle, Telsze, Upita, Braśław, Orsza, Połock, Witebsk et Dünaburg. f) Quant aux Archives de Lublin, on en emporta de vieux parchemins et quelques registres sur lesquels la direction de ces Archives possède des renseignements plus précis.

II. Durant le régime de l'occupation allemande (à partir du 18 Septembre 1915), le cantonnement des troupes ne put que contribuer à faire détruire une grande partie des pièces, naguère encore réparties entre les services et bureaux dans les différents quartiers de la ville. Seules les archives placées dans l'ancienne église des Franciscains, puis les Archives Centrales des Documents Anciens, ainsi que les Archives de Murawiew restèrent complètement intactes. On avait eu soin d'apposer les scellés à ses dernières archives qui était l'objet d'une surveillance jalouse. Les archivistes de l'État, tous de nationalité russe, excepté l'archiviste préposé aux archives du Tribunal, étaient partis pour la Russie. A la séance du 18 Novembre 1915 la Commission Municipale d'Archéologie confia toutes les archives de l'État, de même que la Bibliothèque Publique aux soins de M. Ladislas Studnicki, le seul des archivistes municipaux resté à Wilno. Celui-ci réussit à sauver plusieurs archives d'une certaine importance, où les autorités et les troupes allemandes s'étaient installées, ainsi qu'à obtenir la mise sous scellés des locaux où se trouvaient ces documents. Ces soins dont on entourait les archives eurent comme conséquence certains différends avec les autorités allemandes (en particulier avec le premier bourgmestre allemand nommé Pohl), aussi l'archiviste Studnicki commença-t-il à faire des démarches pour obtenir l'autorisation de partir pour Varsovie et pour Berlin, afin d'organiser une protection régulière des archives. En effet il obtint un congé, mais on refusa de lui accorder les fonds nécessaires à ce voyage (200 roubles). A ses risques et périls l'archiviste se rendit donc à Varsovie, où la Caisse de Secours de Mianowski lui versa la somme nécessaire pour se rendre à Berlin, tandis que le Comte Édouard Krasieński, Président de la Société de Protection des Souvenirs Historiques en Pologne, lui remit une lettre de recommandation pour le Comte Oppersdorf, membre de la Chambre Prussienne des Pairs et grand propriétaire en Haute-Silésie, qui était son parent. Grâce à l'intervention de celui-ci auprès du Général Ludendorff les autorités allemandes s'occupèrent de l'organisation d'une surveillance sur les archives

de Wilno. Cette mission fut confiée au professeur Hoenig, capitaine de l'armée allemande et bibliothécaire à Berlin, ainsi qu'au Docteur Zechlin archiviste à Posen. Pourtant le voyage en question attira sur l'archiviste Studnicki le courroux du premier bourgmestre de Wilno, de sorte qu'à partir du 11 juillet 1916 il fut privé de son emploi d'archiviste municipal. Comme cette démission était motivée par la nécessité pour la municipalité de faire des économies, l'archiviste adressa une requête et proposa de travailler à titre gratuit, comme le faisait déjà son épouse (M^{me} Jeanne Kozłowska-Studnicka). Il demandait pourtant une réduction des heures du service obligatoire. En effet on fit droit à cette demande, cependant l'année suivante M. Studnicki fut non seulement écarté des archives, mais après un internement de trois mois pour prétendus délits politiques à la prison de Łukiszki à Wilno, il fut expulsé de cette ville et du territoire soumis à l'„Ober-Ost“ (Comandement militaire allemand dans les provinces de l'Est). C'était justement l'époque où les autorités allemandes étaient en train d'organiser la „Taryba“ (Conseil National Lithuanien) et avaient conçu le plan de fonder un État lithuanien. Comme en dehors de l'ancien district de Białystok aucun des territoires soumis à l'administration militaire de l'„Ober-Ost“ n'avait jamais appartenu à l'Allemagne, les autorités allemandes ne touchèrent pas aux archives de Wilna. Pourtant il fallait veiller sur ces archives et en effet on exerçait une surveillance vigilante pour les protéger contre les déprédations de différents collectionneurs inopportuns. Lorsque pendant les derniers mois du régime d'occupation les Allemands organisèrent à Mińsk une exposition d'antiquités locales, ils prirent aux Archives Municipales de Wilno plusieurs documents sur parchemin appartenant aux corporations de la ville, ainsi que le Statut Municipal écrit en polonais sur parchemin et portant la signature du roi Sigismond Auguste. Par suite de la révolution russe qui avait éclaté entre-temps, aucun de ces documents ne revint plus à Wilno. Comme Iwan Łuchiewicz était un des organisateurs de cette exposition, il devait être informé sur le sort que subirent ces souvenirs historiques d'une valeur inappréciable.

Les Lithuaniens, auxquels peu de temps avant l'occupation de la ville par les bolcheviques les Allemands avaient remis la Bibliothèque Publique, le Musée et les archives de Wilno ne s'intéressèrent

guère à celles-ci. Il se bornèrent donc à mettre des inscriptions lithuaniennes et à apposer des scellés lithuaniens à l'entrée des archives qui continuèrent à être fermées.

III. A cette époque, à la première séance du Conseil des Archives, on prit à Varsovie la décision unanime de déléguer à Wilno M. Ladislas Studnicki, ancien Directeur des Archives Municipales de cette ville, et en ce temps-là Directeur des Archives de l'État à Piotrków. L'exécution de cette décision, approuvée par M. Poniowski, alors Ministre de l'Instruction Publique fut arrêtée pour un temps par le Ministère des Affaires Etrangères où pour des raisons de principe on hésitait à se prononcer sur la question de savoir, si l'État polonais avait le droit de s'occuper des archives de Wilno. Avant que les deux Ministères intéressés fussent tombés d'accord sur ce point, les bolcheviques eurent le temps de s'emparer de la ville. En principe les bolcheviques avaient des idées tout à fait raisonnables sur l'organisation des archives de l'État et ils n'hésitaient pas sur les dépenses destinées à reconstruire ce qui restait de l'ancien monastère des Bernardins (situé au bord de la Wilejka et occupé depuis 1920 par la Faculté des Beaux-Arts de l'Université) pour les y centraliser. Cependant les méthodes bolchevistes appliquées aux archives pendant le régime russe étaient vraiment au-dessous de toute expression, quoique les membres de la direction de celles-ci, nommés par le Lithuanien Birzyszko commissaire et proviseur de lycée, aient été des gens cultivés qui appartenaient en grande partie au groupe des personnalités lithuaniennes les ayant précédemment reçues des mains des Allemands. Ainsi on choisit des pièces impropres et trop étroites lorsqu'on se vit obligé de transporter les Archives dites de Murawiew aux Archives Centrales, puis on mêla pêle-mêle des documents de l'époque de Murawiew et les dossiers anciens, enfin pendant le déménagement on éparpilla les actes sur lesquels on pouvait voir des gens traîner leurs bottes sales. Les actes de la Délégation de la Noblesse furent transportés du local de cette institution dans la rue Mostowa à la Bibliothèque Publique, cependant ce déménagement se fit dans des conditions encore plus désastreuses. En effet ces documents furent entassés dans la salle dite „blanche“, cependant, comme on s'aperçut dans la suite lorsque Wilno était de nouveau au pouvoir des Polonais, on n'avait déménagé que la partie des archives placées dans les appartements. Quant au reste, on l'avait abandonné

dans la cour de l'immeuble appartenant à la Délégation de la Noblesse, où on avait laissé pourrir les dossiers. Le fait suivant caractérise d'une façon frappante les méthodes bolchevistes appliquées aux archives: dans une des salles servant de magasin aux Archives Centrales, au milieu de documents épars sur le plancher on avait placé un poêle en fonte que dans la suite on vit couvert de bouts de cigares et de cigarettes.

IV. Les archives après la reprise de Wilno (Pâques, le 19 avril 1919). En vertu d'un ordre écrit émanant de la Section des Archives de l'État en date du 19 avril 1919, Section à laquelle Ladislas Studnicki s'était adressé quelques jours auparavant pour lui rappeler les décisions prises à la première séance du Conseil des Archives, celui-ci fut chargé de prendre soin des archives se trouvant dans la sphère d'action du Département pour les Territoires de l'Est. Au cas où Wilno serait occupé, il devait mettre les archives en lieu sûr et transporter à Lublin les documents concernant cette ville, que les Russes avaient déposés à Wilno (quelques mois plus tard les archives de Lublin furent effectivement renvoyées). Voulant exécuter sans retard les dispositions de l'ordre mentionné, Ladislas Studnicki prit le premier train qui partait pour Wilno délivré et se présenta aussitôt chez M. Jean Piłsudski, Commissaire de la Ville, après quoi secondé par les autorités locales il s'occupa des archives. Jusqu'au mois de juin il travailla seul, puis avec le concours de deux personnes du métier (M. Eusébe Łopaciński et M^{me} Jeanne Kozłowska-Studnicka), ainsi que d'un personnel auxiliaire. Il put ainsi mettre plus ou moins d'ordre dans les archives placées à l'Eglise des Franciscains, et puis dans les Archives Centrales, déposées à l'Université. Déjà à cette époque les personnes se livrant à des études scientifiques étaient autorisées à profiter des archives. Parmi celles qui y travaillèrent, M. Venceslas Schmidt, rapporteur auprès de la Section de Statistique de l'Administration des Territoires de l'Est prépara un travail d'une grande valeur historique et politique intitulé: „La Genèse de la Propriété Russe dans les territoires de l'Est“, dont les données furent tirées du matériel immense que contiennent les Archives Centrales, les Archives de l'Administration du Gouvernement Général, les Archives dites de Murawiew et les Archives de l'Administration du Fisc et des Domaines de l'État. Désireuse de mettre les documents en sûreté, l'Administration Provisoire des Archives, placée sous les ordres du

Commissaire du Gouvernement à Wilno, réussit à préserver de la pourriture les archives de l'Église affectée anciennement aux Franciscains. En effet on couvrit l'édifice d'une nouvelle toiture et on put sauver les documents fort précieux de l'ancienne Section de l'Instruction Publique qui contient de nombreux actes à partir de l'année 1803 et beaucoup de pièces concernant l'Université. D'un local qui n'était pas suffisamment protégé contre le vol et les rapines ces archives furent provisoirement transportées dans un autre, offrant plus de garanties de sûreté. Par contre la question de trouver un immeuble approprié pour y installer les archives de l'Etat, toujours dispersées dans différents quartiers, ne s'est pas approchée d'une solution favorable durant le régime de l'Administration Civile des Territoires de l'Est. On se borna uniquement à constater que de tous les édifices affectés autrefois à des communautés religieuses, l'ancien monastère des Basiliens de la Rue d'Ostra Brama était le plus propre à les recevoir. L'organisation de l'Administration des Archives avançait petit à petit. A partir de janvier les mesures prises le 9 décembre 1919 par le Commissaire Général pour les Territoires de l'Est commencèrent à entrer en vigueur. Elles avaient pour but la création d'une Section des Archives auprès du Commissariat Général de l'Administration Civile de ces territoires et étendaient la compétence du directeur de la section à toutes les provinces soumises à l'Administration Civile des Territoires de l'Est, ainsi qu'aux archives aussi riches que précieuses de Grodno et de Mińsk.

V. Les bolcheviques occupèrent encore une fois Wilno, et une fois de plus ils ne s'intéressèrent guère aux archives. Autorisés par les bolcheviques, les Lithuaniens mirent la main dessus et pour laisser une trace de leur administration, ils firent transporter de l'ancien évêché les archives de la Section pour l'Instruction Publique à Wilno, ainsi que les Archives des Ordinariats grec-uni et orthodoxe pour les installer dans les dépendances. Pendant ce déménagement il ne fut pas suffisamment tenu compte de l'intégrité des archives; certains fascicules furent éparpillés et l'on put voir des gens marcher dessus. Ces deux archives différentes (celles de la Section pour l'Instruction Publique et les dossiers des ordinariats), qui par hasard occupaient la même salle, furent converties en un tas des paperasses qu'on jeta dans trois chambres étroites des dépendances du palais.

Ce n'est que quand Wilno fut définitivement délivré par le général Żeligowski (9 octobre 1920) que dès le mois de novembre les archives de la Section pour l'Instruction Publique furent écartées des dépendances de l'ancien évêché pour être déposées à l'Université, où à présent elles occupent trois pièces. C'est alors qu'on commença à y mettre de l'ordre. Pendant ces travaux on trouva le diplôme de bachelier de Jules Słowacki avec un autographe de celui-ci au verso. Les Archives de l'Ordinariat grec-uni et orthodoxe furent également déposées à l'Université. Pendant le régime de l'Administration Civile des Territoires de l'Est ces archives avaient été rachetées des marchands juifs qui les avaient acquises du clergé orthodoxe comme maculature; M^{me} Jeanne Kozłowska-Studnicka avait contribué à retrouver ces documents et à les racheter. Actuellement ils sont rangés par ordre chronologique et placés sur des rayons; on s'est également occupé de trier les différentes pièces de ces archives. Quant aux archives concernant l'insurrection de l'année 1863, qui autrefois faisaient partie du Musée et des Archives du comte Murawiew, on en sépara 142 fascicules contenant des pièces délivrées par les chefs de district de l'ancien gouvernement de Płock, et par l'entremise du délégué de la Section des Archives de l'État de la République Polonaise on les envoya le 24 octobre 1921 à Varsovie. Le 18 avril 1922, c'est à dire le jour où le Gouvernement de la République Polonaise prit le pouvoir dans les territoires ayant formé autrefois la Lithuanie Centrale, les collections des Archives Militaires Polonaises à Wilno furent déclarées fermées. On y avait réuni les imprimés et les manuscrits de toute sorte, concernant la Grande Guerre et la fondation de l'État polonais. Enfin les premiers jours de mai 1922 le directeur Studnicki fit transporter à Wilno les dossiers secrets du Gouvernement Général qu'avant l'invasion bolcheviste on avait éloigné de cette ville. Ces dossiers déposés au rez-de-chaussée de l'église autrefois affectée aux Franciscains sont enfermés dans 11 caisses et contiennent environ 1500 fascicules.

21. L'abbé WŁ. SZCZEPAŃSKI. *Początki narodu żydowskiego (586 — 330 przed Chr.). (Les origines du peuple juif 586—330 av. J. C.)*. Présenté dans la séance du 18 décembre 1922.

L'époque, dite de la captivité de Babylone, est une période, qui eut des conséquences très importantes pour l'histoire d'Israël. Elle mit fin au royaume de Judée et c'est à partir d'elle, que commence l'histoire proprement dite du peuple juif.

L'auteur distingue une période chaldéenne et une période perse. La première correspond à l'histoire *d'Israël dispersé*. M. l'Abbé Szczepański étudie dans trois chapitres les différentes déportations infligées aux Israélites, puis il trace l'esquisse du fond, sur lequel se déroulaient les événements historiques (l'empire chaldéen et sa chute), enfin il traite en détails de la situation faite aux exilés juifs à Babylone, de leurs sentiments religieux, de la mission d'Ézéchiel et des conséquences, qu'eut l'exil pour la vie juive.

La seconde période (période perse) a été pour les Juifs l'époque d'une *renaissance*. L'auteur consacre trois chapitres à l'organisation de l'empire perse et aux deux retours des exilés juifs (conduits par Zorobabel et par Esdras) dans leur pays, enfin aux conditions, dans lesquels ils y vécurent.

Dans le dernier chapitre il s'occupe du problème de la dispersion („diaspora“) des Juifs dans l'antiquité et passe en revue les pays, où ils étaient les plus nombreux, notamment en Mésopotamie, en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure et dans les provinces européennes de l'empire romain.

22. W. TATARKIEWICZ. *O scholastyce wileńskiej. (Sur la scolastique de Wilno)*. Présenté dans la séance du 20 mars 1922.

Une grande partie des manuscrits, que possède la Bibliothèque de l'Université à Wilno, représente une source précieuse, capable de nous renseigner sur la façon de traiter l'enseignement philosophique dans les écoles en Lithuanie, depuis le commencement du XVII^e siècle jusqu'au 1821. Les écrits mentionnés nous permettent de connaître les transformations successives, que subirent les doctrines philosophiques, enseignées dans les collèges, dirigés par des religieux. Sur 2024 manuscrits, ceux qui traitent de philosophie, forment un

ensemble de 476 volumes. Ce sont, presque sans exception, des résumés de cours et de leçons. Les manuscrits en question datent du XVII^e, du XVIII^e et du XIX^e siècle et sont d'origine différente. Les uns proviennent des couvents de Jésuites à Pińsk, à Drohiczyn et à Dunabourg, d'autres des couvents de Dominicains à Mińsk, Grodno, Chołajewicze, Poporcie, Orsza, Zabiały et Różany Stok, encore d'autres de chez les Franciscains de Mińsk, Dżisna et Słonim. On en trouve de chez les Carmes de Grodno, Kowno, Kroże, Głębokie, Wilno et Pińsk; de chez les Bernardins de Wilno, Grodno, Sluck et Słonim, de chez les Pères Réformés de Węgrów; de chez les Trinitaires d'Orsza; de chez les Bénédictins de Horodyszcze, enfin de l'internat pour les jeunes nobles à Berezwecz. En dehors des résumés de cours, on aperçoit parmi ces manuscrits d'autres écrits intéressants, tels les catalogues des bibliothèques ayant appartenu aux couvents, des réglemens et des „consuetudines“ adoptés dans les collèges, des écrits secrets de Franciscains sur les infractions aux règles de l'enseignement et à la morale des mœurs. Nous apprenons de ces différentes sources, qu'en général le religieux chargé d'enseigner la philosophie dans ces collèges, ne faisait qu'une fois un cours, qui durait trois ans. Il commençait par la logique, enseignait ensuite la physique et finissait par la métaphysique et la morale, après quoi il devenait professeur de théologie et s'occupait enfin d'affaires en rapport avec l'administration de la communauté. La composition des résumés de cours devient de plus en plus uniforme avec le temps, et à partir de la moitié du XVIII^e siècle, on voit s'infiltrer dans ces résumés des passages de plus en plus nombreux, consacrés à la philosophie moderne et en particulier des notes polémiques. Ce qui mérite plus d'intérêt, c'est de voir, que de scolastique et de métaphysique, la physique devient peu à peu expérimentale, de sorte que, même en province, certains collèges, comme celui de Grodno, organisent des cabinets de sciences naturelles, pourvus d'appareils, permettant de faire les expériences les plus simples. L'auteur illustre par une série d'exemples les différents progrès réalisés par les écoles en Lithuanie.

BIBLIOGRAPHIE.

»Archiwum Filomatów«. Część III/1, III/2. Poezja Filomatów. Tom I i II. — Wydał JAN CZUBEK. Kraków 1922, 8-o, str. 359 i 416. (*Archives des Philomates. Troisième partie. 1 et 2. La poésie des Philomates, volumes I et II. — Édité par Jean Czubek, Cracovie 1922, 8-o, VII, 359 + 416*).

MORAWSKI KAZIMIERZ. Zarys literatury rzymskiej. Kraków 1922, 8-o, str. VIII i 412 (*Manuel de littérature romaine. Cracovie 1922, 8-o, VIII + 412 p.*).

»Omaggio dell'Accademia Pollacca di Scienze e Lettere all'Università di Padova nell settimo centenario della sua fondazione«. Kraków 1922, 8-o, str. 364, 3 ryc. (*Cracovie 1922, 8-o, 364 p., avec 3 reproductions*).

• Treść (*Contenu*): WINDARIEWICZ STANISŁAW. I Polacchi a Padova. — MORAWSKI KAZIMIERZ. Contributo alla storia della filologia in Polonia nel Rinascimento. — WINDARIEWICZ STANISŁAW. Il soggiorno di Giovanni Kochanowski a Padova. — ŁEMPICKI STANISŁAW. Il cancelliere Giovanni Zamoyski e l'Università di Padova. — ŒWIKLIŃSKI LUDWIK. Clemente a Padova (1538—1540). — BIRKENMAJER ALEKSANDER. Witelo e lo studio di Padova. — WĘDKIEWICZ STANISŁAW. Inforno ad un tratatello stampato a Padova. — BIRKENMAJER ANTONI. L. Niccolo Copernico e l'Università di Padova. — LACHS JAN. Alcune notizie sugli allievi Polacchi presso la scuola di medicina di Padova. — ROSTAFIŃSKI JÓZEF. Dioscoride in Polonia. — RUBCZYŃSKI WITOLD. Tracce di studi filosofici compiuti dai Polacchi a Padova verso la fine del Cinquecento.

POTKAŃSKI KAROL. Pisma pośmiertne. Tom I. Kraków 1922, 8-o, str. IV i 479, 2 tabl. i 4 plany. (*Oeuvres posthumes. Vol. I. Cracovie 1922, 8-o, IV + 479 p., avec 2 planches et 4 cartes*).

»Prace Komisji dla Atlasu historycznego Polski«. Wydawnictwo P. A. U. przy współudziale Towarzystwa Naukowego Warszawskiego, Towarzystwa Naukowego we Lwowie i Poznańskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk. Zeszyt I. Kraków 1922, 8-o, str. str. 39, 2 mapy. (*Travaux de la Commission pour l'édition d'un Atlas historique de la Pologne. Publication de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres avec le concours de la Société des Sciences à Varsovie, de la Société des Sciences à Lwów et de la Société des Amis des Sciences à Poznań. Fascicule I. Cracovie 1922, in 8-o, 39 p., 2 cartes*).

Treść: SEMKOWICZ WŁADYSŁAW. Atlas historyczny Polski (Program wydawnictwa). — KOZŁOWSKA ZOFJA. Mapa historyczna granic politycznych i kościelnych powiatu proszowskiego (próbna mapa rozwojowej). — ARNOLD STANISŁAW

W sprawie Atlasu historycznego Polski. — Sprawozdanie z konferencji w sprawie Atlasu hist. Polski w d. 5 i 6 grudnia 1921 r. (*Contenu: Semkowicz Ladislas. Atlas historique de la Pologne. (Programme de la publication). — Kozłowska Sophie. Carte historique des frontières politiques et ecclésiastiques du district Proszowice. (Essai d'une carte représentant le développement génétique). — Arnold Stanislas. A propos de la publication d'un atlas historique de la Pologne. — Compte rendu des conférences tenues le 5 et 6 décembre 1921 en vue de la publication d'un atlas historique de la Pologne).*

»Prace Komisji historii sztuki«. Tom II, zeszyt II. Kraków 1922, 4-o, str. 101—158 i CVII, 4 tabl. i 75 ryc. (*Travaux de la Commission pour l'histoire de l'art, Vol. II, Fascicule II. Cracovie 1922, 4-o, p. 101—158 + CVII, avec 4 planches et 75 reproductions.*)

Treść: ZACHORSKA STEFANJA. O pierwszych śladach Odrodzenia w Polsce (6 ryc.). — ANTONIEWICZ JAN BOŁOZ. »Lament« opatowski i jego twórca (4 tabl. i 7 ryc.). — Sprawozdania z posiedzeń Komisji historii sztuki za czas od 1 stycznia 1914 do 31 grudnia 1921: ANTONIEWICZ BOŁOZ JAN. Ze studjów nad Witem Stwoszem. — Aristoteles Fioravante jako źródło interpretacji portretu Leonarda da Vinci. — Andrzeja Fulviusa Antiquitates Urbis jako źródło fresków Giula Romana w Villa Lante. — Joannes Piacentinus i jego dzieła w Krakowie. — CHMIEL ADAM. O rysunkach Wł. Kołomłockiego. — DEMETRYKIEWICZ WŁODZIMIERZ. Zabytki Kalisza. — FURMANKIEWICZÓWNA KAZIMIERA. O drzwiach Gnieźnieńskich. — GUMOWSKI MARJAN. O katedrze romańskiej na Wawelu. — HENDEL ZYGMUNT. O historii budowy kamienicy Bonera na Rynku krak. — Kościół w Boguchwale. — HUSARSKI WACŁAW. J. J. D. Jauch, dyrektor budowli za czasów saskich. — KLEIN FRANCISZEK. Plan Krakowa w czasie lokacji bolesławowskiej. — KOMORNICKI STEFAN. Dwór w Czemiernikach. — KOWALSKI GERARD ks. Zarys życia i prac Stanisława z Mogiły. — LEPSZY LEONARD. O koronie ofiarowanej do skarbcu na Wawelu. — Dziesięć kartek z albumu Grottgera. — MOBEŁOWSKI MARJAN. Artysci polscy na wychodźstwie w Rosji XVII w. — O katedrze unickiej w Płocku. — O nieznanym artystach XVI i XVII w. z kresów Rzplitej. — O działalności architektonicznej ks. J. Karsznickiego. — MYCIELSKI JERZY. Nieznane portrety Triciusa. — PAGACZEWSKI JULJAN. Projekt dekoracji salonu Meissoniera. — PAJZDERSKI NIKODEM. O kościele pojezuickim w Poznaniu. — PAPÉRY FRYDERYK. O kościele w Oleśnicy. — PTAŚNIK JAN. Krakowskie materiały archiwalne. — O problemie narodowościowym w sztuce krak. XV wieku. — Materiały do historii kolegiaty w Pułtusk i zamków biskupich w Pułtusk, Broku i Płocku. — ROKOSZNY JÓZEF ks. O restauracji kośc. św. Jakóba w Sandomierzu. — STRZYGOWSKI JÓZEF. O kościele św. Feliksa i Adaukta na Wawelu — SZYDŁOWSKI TADEUSZ. O zniszczonych kościołach w Radłowie, Żabnie i innych. — O zniszczonych zamkach z epoki renesansu na ziemiach ruskiego woj. — O szkodach w dziedzinie zabytków w okolicach dolnego Sanu i w Sandomierskiem. — Straty zabytkowe w Król. Polskiem. — O Wiślicy i jej zabytkach. — O refektarzu cysterskiego klasztoru w Koprzywnicy. — O zniszczonych przez wojnę budowlach kościelnych wsch. Galicji. — O stratach wojennych w zakresie budownictwa drewnianego. — O dwóch późnorenansowych ołtarzach w Felsztynie. — O najstarszych dzwonach małopolskich. — Dzwony małopol-

skie XVI w. — O ludwisarniach krakowskich XV w. — O polichromjach kościołów drewnianych w Binarowej i Dąbrówce polskiej. — SZYSZKO BOHUSZ ADOLF. O rotundzie św. Feliksa i Adaukta. — O kościele romańskim na Wawelu. — ŚWIERZ STANISŁAW. Nieznane zabytki ze skarbcza na Wawelu w Muz. ks. Czar-toryskich. — TOMKOWICZ STANISŁAW. Kilka mało znanych pamiątek polskich na Śląsku opawskim. — O kamienicy l. 23 na rynku krak. — O średniowiecznych malowaniach kapł. zamk. w Lublinie. — O Bernardzie orando, Santi Gucim i Marcynie Koberze. — O artystach pracujących w Polsce lub dla Polski a) w. XVII, b) wiek XVIII i XIX. — TURCZYŃSKI W. STANISŁAW. O dawnych wyrobach srebrnych w zbiorach Uniw. Jag. — O stole objanym srebrnymi blachami w Uniw. Jag. i o tacy ze zbiorów ks. Lubomirskich w Krakowie. — WYCZYŃSKI KAZIMIERZ. O romańskiej epoce kolegiaty w Wiślicy. (Contenu: Zachorska Stéphanie. Sur les premiers symptômes de la Renaissance en Pologne (6 grav.). — Antoniewicz Jean Boloz. »Les Lamentations« d'Opatów et leur auteur (4 pl. et 7 grav.). — Comptes rendus des séances de la Commission pour l'histoire de l'art pour la période entre le 1. janvier 1914, jusqu'au 31 décembre 1921; Antoniewicz Boloz Jean. Études sur Wit Stwosz. — Aristoteles Fioravanti, comme source de l'interprétation du portrait de Léonard da Vinci. — Les »Antiquitates Urbis« d'André Fulvius, comme source des fresques de Giulio Romano de la Villa Lante. — Joannes Piacentius et ses ouvrages sur Cracovie. — Chmiel Adam. Sur les dessins de Wł. Kołomołocki. — Demetrykiewicz Vladimir. Les antiquités de Kalisz. — Furmankiewiczówna Casimire. Sur les portes de Gniezno. — Gumonski Marius. La cathédrale romane du Wawel. — Hendel Sigismund. Sur l'histoire de la construction de la maison Boner sur la Place du Marché de Cracovie. — L'église à Boguchwała. — Husarski Venceslas. J. J. D. Jauch, chef des construction à l'époque de la dynastie saxonne. — Klein François. Le plan de Cracovie à l'époque de la location de Boleslas. — Komornicki Etienne. La gentilhommière de Czemierniki. — Kowalski Gérard l'abbé. Esquisse de la vie et des travaux de Stanislas de Mogiła. — Lepszy Léonard. Sur la couronne offerte au trésor du Wawel. — Dix feuilles de l'album d'Arthur Grottger. — Morelowski Marius. Les artistes polonais au XVII siècle en Russie. — Sur la cathédrale greque-unie à Polock. — Sur des artistes inconnus du XVI et du XVII siècle, provenant des marches de la République Polonaise. — De l'oeuvre architecturale de l'abbé J. Karsznicki. — Mycielski Georges. Des portraits inconnus de Tricius. — Pagaczewski Julien. Un projet de décoration du salon de Meissonier. — Pajzderski Nicodème. De l'église autrefois des Jésuites à Poznań. — Papée Frédéric. De l'église d'Oleśnica. — Ptasnik Jean. Les matériaux servant à l'histoire d'art dans les archives de Cracovie. — Sur le problème des nationalités dans l'art de Cracovie au XV siècle. — Matériaux pour servir à l'étude de l'histoire de la l'église collégiale de Pultusk et des châteaux épiscopaux à Pultusk, Brok et Plock. — Rokoszny Joseph l'abbé. Sur la restauration de l'Eglise de Saint Jacques à Sandomierz. — Strzygowski Joseph. De l'Eglise de Saint Adaucte au Wawel. — Szydłowski Thaddée. Sur les églises détruites à Radlón, Zabno et autres. — Sur les châteaux de l'époque de la Renaissance, détruits dans le territoire du palatinat ruthène. — Sur les antiquités détruites

dans le bassin du San inférieur et dans la région de Sandomierz. — Les pertes et dommages dans le domaine des antiquités, subis par le Royaume de Pologne. — Wislica et ses antiquités. — Sur le réfectoire du couvent des Pères Cisterciens à Koprzywnica. — Sur les églises de la Galicie de l'Est, détruites pendant la guerre. — Sur les pertes, que pendant la guerre dû subir l'architecture de bois. — Sur deux autels de l'époque avancée de la Renaissance à Felstyn. — Sur les cloches les plus anciennes de la Petite Pologne. — Sur les fonderies de Cracovie au XV^e siècle. — Sur les peintures polychromes des églises en bois à Binarowa et Dąbrowa Polska. — Szysko Bohusz Adolphe. Sur la rotonde de Saint Félix et de Saint Adaucte au Wawel. — Świerż Stanislas. Les antiquités inconnues provenant du trésor du Wawel au Musée Czartoryski. — Tomkowicz Stanislas. Plusieurs antiquités polonaises peu connues dans la Silésie dite d'Opawa (Troppau). — La maison no 23 sur-la Place de Marché (Rynek) à Cracovie. — Sur les peintures médiévales de la chapelle du château de Lublin. — Sur Bernard Morando, Santi Gucci et Martin Kober. — Sur les artistes travaillant en Pologne, ou pour la Pologne a) le XVII^e siècle, b) le XVIII^e et le XIX^e siècle. — Turczyński W. Stanislas. Sur les objets anciens en argent dans les collections de l'Université des Jagellons. — La table avec placages d'argent à l'Université des Jagellons et le plateau de la collation des princes Lubomirski. — Wyczyński Casimir. Sur l'époque romane de l'église collégiale de Wislica.

»Prace komisji orjentalistycznej« Nr. 4. Kraków 1922, 8-o, str. 92 (*Travaux de la Commission pour les études sur l'Orient N-o 4. Cracovie 1922, 8-o, 92 p.*).

Treść (*Contenu*): GAWROŃSKI ANDRZEJ. Notes sur les sources de quelques drames hindous.

— Nr. 5. Kraków 1922, 8-o, p. 184. (*N-o 5. Cracovie 1922, 8-o, 184 p.*)

Treść: KOWALSKI TADEUSZ. Ze studjów nad formą poezji ludów tureckich, I. (*Kowalski Thaddée. Études sur la forme de la poésie des peuples tures, I.*)

— Nr. 6. Kraków 1922, 8-o, str. 38. (*N-o 6. Cracovie 1922, 8 o, 38 p.*)

Treść (*Contenu*): GAWROŃSKI ANDRZEJ. Notes on the Saundaranda, Critical and Explanatory. Second Series.

»Prace komisji językowej« Nr. 10. Kraków 1922, 8-o, str. 30. (*Travaux de la Commission linguistique N-o 10. Cracovie, 8-o, 30 p.*)

Treść: GAERTNER HENRYK. O zasadach stylistyki. (*Contenu: Gaertner Henri. La stylistique et ses tâches.*)

»Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego« Serja II. Tom XXXVIII. Ogólnego zbioru tom 63. Nr. 5. Kraków 1922, 8-o, str. 39. (*Mémoires de la Classe d'histoire et de philosophie. Série II, vol. XXXVIII. Vol. 63 de la publication. No 5. Cracovie, 8-o, 39 p.*)

Treść: SEIDEN BENON. O procesie i czynnikach kształtowania się cen. (*Contenu: Seiden Beno. Sur la processus et les facteurs formateurs des prix.*)

— Serja II. Tom XXXVIII. Ogólnego zbioru tom 63. Nr. 6. Kraków 1922, 8-o, str. 79. (*Série II, vol. XXXVIII. Vol. 63 de la publication. N-o 6. Cracovie 8-o, 79 p.*).

Treść Ks. CHOIKOWSKI WŁADYSŁAW. Redukcje monasterów bazylijskich w Galicji. (*Contenu: Chotkowski Ladislas l'abbé. La suppression des couvents des Basiliens en Galicie.*).

— Serja II. Tom XXXIX. Ogólnego zbioru tom 64. Nr. 1. Kraków 1922, 8-o, str. 48. (*Série II, vol. XXXIX. Vol. 64 de la publication. N-o 1. Cracovie, 8 o, 48 p.*).

Treść: KOZUBSKI WŁODZIMIERZ. Opieka nad kobietami w prawie rzymskim. (*Contenu: La tutelle des femmes dans le droit romain.*).

»Rozprawy Wydziału filologicznego« t. LX Nr. 6. Kraków 1922, 8-o, str. 64. (*Mémoires de la Classe de Philologie, vol. LX, N-o 6, Cracovie 1922, 8 o, 64 p.*).

Treść: GOŁĄBEK JÓZEF. Komedje konwiktowe ks. Franciszka Bohomolca w zależności od Moljera. (*Contenu: Gołąbek Józef. Les comédies de l'abbé François Bohomolec jouées dans les internats des collèges et l'influence exercée sur elles par l'oeuvre de Molière.*).

— t. LXI Nr. 1. Kraków 1922, 8-o, str. 36 (*vol. LXI N-o 1. Cracovie 1922, 36 p.*).

Treść: ROSTAŃSKI JÓZEF. Wpływ przeżyć chłopięcych Mickiewicza na obrazy dwu ostatnich ksiąg Pana Tadeusza oraz o święceniu ziół na Matkę Boską Zielną. (*Contenu: 1. L'influence des souvenirs de jeunesse de Mickiewicz dans les deux derniers livres de son poème »Monsieur Thaddée«. 2. Sur la bénédiction des herbes.*).

WINDAKIEWICZ STANISŁAW. Odkrycie Włoch. Odczyt wygłoszony na publicznem posiedzeniu Polskiej Akademji Umiejętności dnia 28 czerwca 1922, 8-o, str. 23. (*La découverte de l'Italie. Conférence prononcée à la séance publique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres le 28 juin 1922, 8-o, 23 p.*).

Table des matières.

	Page
Compte-rendu de l'Académie pour l'année 1922	I
Compte-rendu de la séance publique de l'Académie tenue le 28 juin 1922 à Cracovie	III
Bibliographie pour l'année 1922	75
Resumés	1
1. Bieńkowski Piotr: Etudes sur les bas-reliefs romains	1
2. Bieńkowski Piotr: Les vases de l'époque hellénistique des collec- tions de Cracovie	3
3. Bieńkowski Piotr: Les bustes des Césars du château de Poznań	5
4. Birkenmajer Aleksander: Etudes sur Witelo. IV partie	6
5. Cichoński M.: La médiation de la France dans l'armistice d'Altmarkt	10
6. Gaertner Henryk: La stylistique et ses tâches	11
7. Grodecki Roman: L'origine de l'immunité en Pologne	18
8. Grodecki Roman: Les marchés en Pologne à l'époque antérieure à la colonisation organisée d'après le droit de Magdebourg	20
9. Harassek Stefan: Joseph Gołuchowski, sa vie et sa philosophie	22
10. Kot Stanisław: Les idées politiques de Skarga dans les „Kazania sejmowe“ („sermons adressés à la diète“)	32
11. Kutrzeba St.: Les privilèges accordés aux Juifs par Casimir le Grand	34
12. Łempicki Z.: Considérations sur la genèse et l'essence du romantisme	35
13. Mycielski Jerzy: Les tapisseries des Flandres de 1553 au Wawel et leur provenance artistique	45
14. Michalski Konstanty: Les sources du criticisme et du scepticisme dans la philosophie du XIV ^e siècle	50
15. Nowosielski Jerzy: Les curés et les paroisses d'après le nouveau Code de droit canon	51
16. Rafacz Józef: Les procureurs des parties dans l'ancien droit polonais	52
17. Semkowicz Władysław: Neue ikonographische Quelle aus dem XII Jahrh. zur Legende vom hl. Stanislaw	52
18. Sinko Tadeusz: De traditione orationum Gregorii Nazianzeni pars altera: de traditione indirecta	59
19. Sternbach Leon: Les influences alexandrines et de l'époque suivante chez Grégoire de Nazianze	60
20. Studnicki Władysław: Les Archives de l'État à Wilno à l'époque de la guerre 1914—1920 et leur état actuel	64
21. Szczepański Wł. ks.: Les origines du peuple juif 585—330	73
22. Tatarkiewicz W.: Sur la scolastique de Wilno	73



